

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

Le projet Chateaubriand #6

Recueil de la saison 2022-2023

Du réel à la fiction



ISSN : 2804-133X

ISBN : 979-10-93187-51-8

Dépôt légal : septembre 2023 pour la version papier

Ateliers d'écriture

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups –
parc et maison de Chateaubriand

Le projet Chateaubriand

#6

Recueil de la saison 2022-2023

Du réel à la fiction

Du réel à la fiction

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de
Chateaubriand
Août 2023
Reproduction interdite © tous droits réservés
Ne peut être vendu

Conception et animation des ateliers, relecture des textes :
Jacques-François Piquet
Édition, relecture et mise en page du recueil : Olivia Sanchez
Photographie de couverture : CD92/Vincent Lefebvre

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture qui contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

En complément des ateliers d'écriture indépendants, a été inauguré en 2018 un nouveau cycle en six séances suivies, baptisé « Le projet Chateaubriand ».

Après l'écriture d'une nouvelle (printemps 2018), d'un texte aux accents romantiques (printemps 2019), de poésies en « parole claire » (hiver 2019), d'histoires chorales (automne 2020), et enfin d'une pièce de théâtre (automne 2021), il s'agissait pour les participants à la 6^e édition de ce « Projet Chateaubriand » d'écrire chacun une série de textes fragmentaires inspirés par le réel. Ce sont ces textes qui constituent le présent recueil.

Sous la conduite de l'écrivain Jacques-François Piquet, les participants ont exploré plusieurs voies d'écriture, menant toutes à une transformation du réel par l'imagination et à une invention de soi.

Nous remercions

Jacques-François Piquet, concepteur et animateur des ateliers d'écriture, pour la qualité de son travail de transmission et d'accompagnement, pour l'implication et le goût du partage dont il a fait preuve tout au long de ce chemin d'écriture

et les participantes :

Anne B.

Carmen Ferchault

Caroline Clermont

Michka Gorki

Nadia D.

Nicole Nicolaÿ

Stéphanie Boisson

Stéphanie Vecchione

pour leur assiduité, leur application et leur enthousiasme, ainsi que pour le partage de leurs textes.

Du réel à la fiction : dans les pas de Chateaubriand ?

Quel lieu plus approprié que la maison de Chateaubriand pour écrire à partir du réel ? Le transformer, le tordre, le sublimer, le faire mentir ou au contraire lui faire dire au plus près la vérité.

« Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, explique Jacques-François Piquet, m'avait précisément fasciné l'emprise de l'imaginaire sur le réel, parfois, semble-t-il, au corps défendant de l'auteur qui se dit soucieux de la vérité et voudrait nous faire accroire que la littérature peut s'en accommoder. Or, rien n'est moins vrai, la littérature induit une transformation du réel, *a fortiori* lorsqu'il s'agit d'une entreprise autobiographique, où l'auteur est amené à se réinventer. »

Il est vrai que Chateaubriand, bien avant l'avènement de l'autofiction au XX^e siècle, eut l'art d'instiller une part de fiction dans son récit du réel. Les *Mémoires d'outre-tombe* en sont le parfait exemple. Écrits le plus souvent plusieurs années après les faits, et donc soumis aux effets parfois trompeurs de la mémoire, ils mêlent superbement vérité et

interprétation, exposé minutieux de la réalité et petits arrangements avec celle-ci.

Dans la première version de cette œuvre-monument, encore intitulée les *Mémoires de ma vie*, Chateaubriand écrivait : « J'écris principalement pour rendre compte de moi à moi-même. [...] personne n'a connu entièrement le fond de mon cœur. La plupart des sentiments y sont restés ensevelis ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. Aujourd'hui que je regrette mes chimères sans les poursuivre, [...] je veux [...] expliquer mon inexplicable cœur, voir enfin ce que je pourrai dire lorsque ma plume sans contrainte s'abandonnera à tous mes souvenirs. [...] en rappelant des illusions passées, des amitiés évanouies, j'oublierai le monde au milieu duquel je vis et auquel je suis si parfaitement étranger [...] ; et quand je me sentirai las de tracer les tristes vérités de l'histoire des hommes, je me reposerai en écrivant l'histoire de mes songes. »

S'abandonner à ses souvenirs, écrire « l'histoire de ses songes »... C'est à cette pratique d'écriture que les huit participantes aux ateliers « Du réel à la fiction » se sont essayées durant six séances. S'imprégnant d'abord des préceptes énoncés par Jacques-François Piquet : conscience d'écrire, plaisir de raconter, interprétation du réel, quête du vraisemblable, dire autrement. Abordant ensuite les notions d'appropriation, de substitution, de supposition et d'imagination, de convocation de souvenirs, de repentir et de mentir-vrai, d'imposture, d'écriture fragmentaire, de jeu... Rencontrant sur leur chemin d'écriture des auteurs

choisis par Jacques-François Piquet comme autant de guides inspirants : Annie Ernaux, Charles Juliet, Georges Perec, Marie Darrieussecq, Marguerite Duras, Louis Aragon, Nathalie Sarraute, Guillaume Apollinaire, J. M. G. Le Clézio... et Jacques-François Piquet lui-même, dont une partie de l'œuvre mêle justement fiction et imagination.

Au terme de ces temps d'écriture, de relecture, d'échanges, de corrections et de ciselage des mots, chaque participante a constitué une série de textes formant un ensemble narratif cohérent. Au sein de ce corpus, chacune a choisi les textes qu'elle souhaitait publier dans sa « suite autofictionnelle », ponctuée d'une lettre à Chateaubriand, dont le souvenir les accueillit dans sa maison.

Une lettre hommage à celui qui fit de la Vallée-aux-Loups un lieu de retraite de la vie politique mais aussi un lieu d'écriture et de création ; la maison d'un écrivain sculptant les mots comme il dessina son parc, d'un écrivain qui ne cessa de puiser dans sa propre histoire et dans l'histoire de son temps pour créer une œuvre protéiforme remarquable qui encore inspire ceux qui, sur les chemins de la Vallée-aux-Loups, mettent leurs pas dans les siens.

Olivia Sanchez,
coordinatrice des ateliers d'écriture

« [...] j'ai barbouillé le premier livre tout
entier des *Mémoires de ma vie*. Cela
m'amuse à un point que je ne saurais dire.
Ma sœur verra un singulier homme et
qu'elle ne connaît pas tout à fait. »

Lettre de Chateaubriand à Claire de Duras, 11 octobre 1812.

Les suites autofictionnelles réunies ici sont constituées de textes répondant chacun à une consigne d'écriture donnée par Jacques-François Piquet au cours des ateliers.

Chaque participante a choisi les textes qu'elle souhaitait publier.

Les intertitres de chaque suite correspondent aux consignes décrites ci-après.

Tu te prénommes...

On porte un prénom et notre prénom nous porte. Se présenter à partir des lettres de son prénom, en s'appuyant sur les formes des lettres, les évocations qu'elles provoquent, les liens avec son caractère ou ses traits physiques, etc.

Le grenier de la fausse mémoire

Sur une photo de grenier où s'entassent plusieurs objets, s'appropriier l'un d'eux ou bien y substituer un objet que l'on aurait aimé y trouver, et raconter son histoire. L'objet peut se superposer à un objet de son propre réel.

De toi, une photo pas prise

Imaginer une photo qui n'a pas été prise lors d'un événement, d'un jour particulier ou ordinaire. Dire ce qu'elle aurait été, ce qu'on était alors, ce qui s'est passé avant et après, ce qu'elle aurait pu dire, pourquoi elle n'a pas été prise.

Repentir et mentir-vrai

Commencer par raconter un souvenir d'enfance heureux en privilégiant les détails, les ambiances, la sensualité (couleurs, sons, matières...), puis y introduire une seconde voix nuançant ou corrigeant la voix du narrateur, le souvenir trop lointain étant parfois embelli ou dramatisé par la mémoire.

Je, dans l'imposture

En utilisant un fait d'actualité, écrire une histoire en prétendant qu'on a assisté ou participé à cet événement. Utiliser le « je » (fictif ici), manière de singulariser l'événement.

Toi, ici et là

En s'inspirant d'extraits de *Zone* de Guillaume Apollinaire, écrire plusieurs fragments en utilisant une liste de villes ou de lieux où l'on a vécu ou séjourné, ou que l'on a traversés, et si possible un lieu fictif. Associer à ces souvenirs fragmentaires

des images, des couleurs convoquant les sens, et utiliser une anaphore (« Te voici », « Tu es », « Maintenant tu es »...). Tous les trois fragments, commencer un fragment par « Aujourd’hui tu es à la maison de Chateaubriand ».

Lettre à Chateaubriand

Après avoir lu le récit que Chateaubriand fait de sa naissance dans les *Mémoires d’outre-tombe*, écrire une lettre à l’écrivain lui disant ce que l’on pense de son récit, et lui faisant part de ses propres ressentis et impressions après le temps passé à la Vallée-aux-Loups.

Anne

Tu te prénommes... Anne

Quand tu te présentes, ton nom et ton prénom te déterminent.

Comme un tatouage, un numéro de sécurité sociale, une plaque d'immatriculation.

Te voilà scannée, sans besoin de code barre.

Ton prénom seul, peut indiquer ton pays, ta région de naissance

et sa décennie, le milieu social de tes parents, parfois leur religion.

Donc, on t'a prénommée ANNE

Voyons cela de plus près...

A première lettre de l'alphabet

- A** NOIR a décidé l'Arthur dans *Voyelles*
noir des commencements difficiles, de l'obscurité
et de la tempête
que Rimbaud affrontera dans son bateau ivre.
- a** lettre redoutée dans l'algèbre redouté, plus
encore que l'Arithmétique
- A** du bonnet d'âne aux temps lointains où c'était la
punition
sur la tête des mauvais élèves.
- A** comme ANGE et qui veut faire l'ange fait la bête...
- â** alors tu préfères être comme l'âne, têtu,
qui refuse d'avancer ou de reculer
qui se campe sur ses positions,
comme Cadichon, Balthazar
et Lisette, qui conduisait la charrette jusqu'à
l'église en Cotentin
aux temps lointains où les prêtres récitaient les
psaumes
et te parlaient une langue mystérieuse
qui sentait l'encens et le latin de cuisine :

Dès que je ne fais pas ce que fait l'âne, cela ne me réussit pas.

Qu'on dise du mal de lui, qu'on ne lui donne pas à manger, qu'on le charge au point de tomber à terre, quoiqu'on le maltraite, toujours il se tait.

Il est endurant, étant âne. (...) (Psaume LXXII)

A comme abri, enfant, assise dans ton lit, le drap sur la tête,
un livre sur tes bras croisés, une lampe de poche qui l'éclaire
campement de fortune pour tous les voyages

A symboliquement lié à la lune, dont tu es une habitante parfois
quand tu songes encore
après un concert, une pièce de théâtre,
un film, un vol d'oiseaux,
et qu'il te faut revenir dans l'agitation vaine

N qui, si on le renverse dessine un **Z**
Ce Z-là te permettrait de terminer
de faire les choses de A à Z,
toi qui favorises les commencements
la naissance du jour, la fleur juste éclore,
la source, le printemps, l'enfance

- N** encore un N,
ou la haine quand on le prononce
double haine, si proche de l'amour
- E** BLANC a décidé l'Arthur dans *Voyelles*
blanc du froid de janvier, où tu es née
- E** enfant tu prolongeais la barre du E renversé
pour en faire un râteau
sur les interminables plages de la Manche, à
marée basse
aux temps lointains où il n'y avait pas encore
les silhouettes menaçantes des centrales
tu dessinais des labyrinthes, que les vagues
effaçaient
première leçon d'impermanence
- E** la dernière lettre de ton prénom, muette le plus
souvent,
le A sonore prenant toute la place comme un
appel
AAA...n n e
- E** EUX ce sont les autres, ceux qui t'ont précédée
et engendrée
ta grand-mère maternelle se prénommaient **ANNE**
ta grand-mère paternelle **ANNA**

Tu as mis du temps pour aimer ton prénom,
Mais pour toutes ces raisons
Maintenant tu l'as fait tien.

Toi, ici et là

Tu visites le cloître, boulevard de Port-Royal à Paris
Le guide explique : c'était une maternité naguère
Tu le sais
C'est là que tu es née

Te voici au bord de la Vézère, tu t'enfonces dans
l'eau froide
Tu cherches en vain de minuscules étoiles de mer
calcifiées
Ce sont des fossiles
Mais seule Madeleine sait les trouver
Elle t'en donnera deux, trésor venu de si loin.

Te voici sur un bateau
Tu es une touriste

Lui revient dans son île natale
Il aperçoit les rivages de la Crète
Il pleure, il rit, il prie, il chante
Tu es avec lui, de retour dans un pays que tu ne
connais pas

Ce matin tu te réveilles
Nostalgie heureuse
Tu es retournée en rêve au Népal
Tu essayais de dormir dans une cabane entre un
chien et un coq
Et tu entendais des hommes pisser dehors sous les
étoiles
En se racontant des histoires qui les faisaient hurler
de rire.

Vous êtes sur un marché, vous savourez une goyave
Puis vous êtes à Paschupatinath,
Au bord de la rivière et des bûchers des hindouistes
Ils accompagnent de leurs mantras une renaissance
plus propice.

Tu es dans ce grenier
Dans la succulente odeur du foin entassé

Vous construisez des chambres fragiles
Cet hiver, les vaches mâcheront les robes oubliées
de vos poupées

Tu es dans ta ville
Au milieu de quelques jardins se dressent des cèdres
immenses
Étouffés par du béton
Vestiges de domaines disparus

Te voici avec Nicole sur l'Île Saint-Louis
Un soir de 14 juillet 1969
Dans le parc triangulaire on entend une musique de
bal
Vous apercevez la belle gueule de pâtre grec du
Métèque,
Qui a fait d'une injure un emblème de liberté
Joseph, Georges Moustaki accoudé contre sa moto.

Te voici en bateau sous ce pont dont tu as tant rêvé
Depuis *Vertigo* d'Hitchcock
Il fait froid, terriblement froid
La mort doit ressembler à ça
Le sang circule de plus en plus lentement

Et le cœur cesse de battre
Combien de malheureux en haut du Golden Gate ?

Te voici devant le tableau n° 14 de Mark Rothko
Tu fixes le rouge en haut
Le sombre en bas
Et tu te dissous dans la zone impalpable entre les
deux

Tu marches dans la rue Saint-Sulpice
Et à l'angle de la rue du Vieux Colombier
Tu te cognes contre un passant que tu reconnais
Vous vous embrassez
Larmes de joie, baiser salé
Le premier que tu reçois depuis la pandémie

Ce jeune motard en Crète
Arrête sa moto devant une chapelle blanche et
bleue
Il t'entraîne et devant l'icône dorée de sainte
Apolline
Allume un cierge, et l'invoque pour guérir son mal
de dents

Aujourd'hui rue Campagne Première,
Où à la fin du film *À bout de souffle*
Michel dit à Patricia
« C'est vraiment dégueulasse »
En face, au-dessus du restaurant *Le Lithographe*,
Assis en tailleur sur le rebord d'une fenêtre, trop
près du vide
Un adolescent aux boucles blondes consulte son
portable.
À ton signe amical il répond avec un large sourire :
Je fais attention, bonne journée.

Aujourd'hui tu montes l'escalier de la librairie
Shakespeare et Compagnie
En haut, sur un piano antique, un jeune homme
joue avec une ferveur virtuose
Une polonaise de Chopin
Je n'ai pas de piano chez moi, dit-il...

Te voici attablée au café en face du fantôme de
Notre-Dame
Sur ces tours désertées par les touristes
Les corneilles sont en fête.

Sur ton balcon, les mésanges bleues et noires
Se régalent des graines de tournesol
Récoltées l'été dernier en Ukraine

Asteri mou Fengári mou

Te voici sur ce bateau qui vogue vers le Pirée
Maria et Sébastien t'ont invitée à déjeuner
Tu as bu un peu trop d'Ouzo
Et tu oses leur chanter les paroles de Theodorakis
Asteri mou Fengári mou...
Mes étoiles, ma lune, annoncez la belle saison...
Ils applaudissent en pleurant de rire

Tu es devant la statue de l'aurige de Delphes
Droit comme une colonne, les rênes de ses coursiers
disparus à la main
Il te suivra du regard toute ta vie

Il y a cet homme fatigué dans le métro
Il chante avec intensité, la chanson pour l'Auvergnat
Tu ne le quittes pas des yeux
À la fin tu lui donnes ton obole
Merci pour le sourire, te dit-il.
Tu es masquée

Tu étais Place du Châtelet, au temps des cerises
Il y avait des fumées, des échos d'une manifestation
Et d'un seul coup, le Pont au Change envahi par la
foule
Drapeaux rouges et noirs brandis dans les clameurs
et les lacrymogènes
68 révolution manquée
Le journal mural sera repeint en blanc
À Nanterre, on effacera « Ce n'est pas une révolution
Sire, c'est une mutation. »
Sous les pavés il n'y aura plus de plages
Viendront les décisions irrémédiables

Tu es au Pirée
Tu es Place Omonia
Partout ces hommes, rien que des hommes au café
Toutes les femmes s'appellent Maria
Dans un film de Godard tous les garçons s'appelaient
Patrick

Rue Férou, près de l'église Saint-Sulpice
Le Bateau Ivre est calligraphié sur un mur
En hommage à Arthur Rimbaud

Tu lis : « ... si je désire une eau d'Europe,
c'est la flache noire et froide...
Où un enfant lâche
un bateau frêle comme un papillon de mai... »

Tu te souviens au Moulin d'Andé,
du fantôme de Georges Perec
Buvant en bonne compagnie
Dans un nuage de vapeurs alcooliques
et de moustiques

Te voici en Bourgogne,
Tu es dans un champ
Assise en tailleur les mains ouvertes
Un papillon multicolore se pose et reste sur ta main
gauche
Puis sur ta main droite, une mouche noire, brillante
au soleil
Ne sont-ils pas vivants tous les deux à leur façon ?

Toi, vers la maison de Chateaubriand

Aujourd'hui tu marches dans cette rue
Vers la Vallée-aux-Loups
et la demeure de Chateaubriand

Tu prends le temps
dans la douceur humide d'un samedi d'octobre

Te voici, ce mois de septembre
dans le donjon du château de Saint-Malo
C'est un musée
Tu découvres un tableau
C'est la chambre natale de Chateaubriand
une fenêtre est ouverte sur la mer
Cette œuvre étrange a été réalisée
avec des cheveux coupés sur l'ébouriffante
chevelure
mèches châtain à mèches blanches
conservées par Adolphe Pâques
son coiffeur maniaque et artiste

Tu es à Saint-Malo cet été 2022,
Le musée est fermé définitivement.
Te voici rue Chateaubriand
Ainsi a-t-on renommé la rue des Juifs

Sur ce rocher
Où ta mère t'infligea la vie, as-tu écrit, cher René
Tu arpentes la ville
Tu t'amuses des noms de rues :
Rue du chat qui danse,
Rue de la pie qui boit

Tu songes en marchant dans la ville haute
Sur un mur est écrit :

NI FRANÇAIS

NI BRETON

MALOUIN SUIS

Et sur le drapeau de Saint-Malo aussi
depuis des temps lointains
Est inscrite cette devise.

Maintenant, sous un crachin léger
Tu es à mi-chemin

Dans une grande demeure
jargonne un mainate en cage
Cinq perruches volent libres
en jacassant comme pour le narguer
Libres ou prisonniers, oiseaux en exil

Et voilà tu franchis les grilles du parc de
Chateaubriand
Tu te rappelles cette heureuse coïncidence
Qui a fait se briser la roue de son carrosse
devant cette « maison de jardinier »

Un homme prend un sentier forestier à ta droite
Tu continues par le chemin
Les châtaignes et les glands tombent bruyamment
Les geais font leurs provisions

Au détour du chemin
Tu aperçois la maison de François-René

Avant de rejoindre
le cercle de l'atelier d'écriture
Tu contemples l'harmonie des arbres dans le parc

Le feuillage pourpre d'un hêtre est caressé par la
lumière
Et l'arbre s'illumine comme pour signaler une
présence.
Est-ce un sortilège du Maître des lieux ?

Tu repenses à cette histoire, qu'un passionné de
Chateaubriand t'a rapportée :

en 1816, dans le cimetière de la Madeleine François-René assista aux recherches des corps de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Le 9 janvier 1816, très exalté par cette découverte, Chateaubriand prononça ce discours relatif au deuil général du 21 janvier, à la Chambre des pairs :

« J'ai vu le squelette de Marie-Antoinette, intact à l'abri d'une espèce de voûte qui s'était formée au-dessus d'elle, comme par miracle ! La tête seule était déplacée ! et dans la forme de cette tête *on pouvait encore reconnaître (ô Providence !) les traits où respirait avec la grâce d'une femme toute la majesté d'une Reine !* Voilà ce que j'ai vu, Messieurs ! voilà les souvenirs pour lesquels nous n'aurons jamais assez de larmes... »

Te voilà perplexe... qu'écrire maintenant, dans cet endroit encore hanté par ce romantisme échevelé ? C'est André Maurois qui parlait des « phrases de violoncelle du "Géant de Combourg" ».

Alors dans la bibliothèque, tu saisis les *Mémoires d'outre-tombe*, et commences ta lecture :

« *Aujourd'hui que je regrette encore mes chimères sans les poursuivre, que parvenu au sommet de la vie je descends vers la tombe, je veux avant de mourir remonter vers mes belles années, expliquer mon*

inexplicable cœur, voir enfin ce que je pourrai dire lorsque ma plume, sans contrainte s'abandonnera à tous mes souvenirs. »

Lettre à Chateaubriand

À Monsieur le Vicomte de Chateaubriand,

Puisque la force de votre destinée, me permet aujourd'hui d'écrire, en ce lieu que vous avez tant aimé, cette simple maison de jardinier que vous avez transformée en un domaine qui est devenu si beau, si singulier, qui a pu garder votre empreinte jusqu'à ce terrible début de XXI^e siècle, puisqu'une chaîne ininterrompue d'hommes et de femmes admiratifs et attentifs ont su conserver et embellir ce trésor, je pense à vous, ici, Monsieur, dans cette bibliothèque à travers vos écrits si inspirants.

Voici que je lis dans vos mémoires, le récit de votre naissance tempétueuse, telle qu'on vous l'a contée :
« J'étais presque mort quand je vins au jour »

... donc... vous êtes bien rené, le bien nommé !
Car la matrone qui vous a secoué et tapé sur – pardonnez-moi l'expression – les fesses, a provoqué avec vos cris le premier souffle d'air dans vos poumons, vous faisant passer de l'état fœtal à celui d'enfant nouveau-né.

Or donc, vous détestez le prénom de René...
Mais à l'époque de votre naissance, cher Vicomte, et jusqu'au XX^e siècle, c'était la tradition, après la perte d'un enfant, de nommer celui qui venait après, par chance, consoler ses parents, René ou Renée pour une fille.

C'était ainsi.

L'une de vos sœurs prénommée Bénigne, est morte en bas âge, en 1754, et une autre petite Bénigne l'a remplacée en 1761... qui a vécu jusqu'à l'âge de 86 ans.

Vous a-t-on raconté cela ?

Vous écrivez que « votre mère vous a infligé la vie ».

N'avez-vous jamais pensé que c'est aussi aux mères que l'on infligeait la tâche de transmettre cette vie ? Que l'on infligeait la contrainte des grossesses et les souffrances de l'enfantement ?

L'expression populaire disait : « Femme grosse a un pied dans la fosse » car leurs corps étaient exténués, et souvent, leur vie écourtée.

Votre génitrice a porté dix enfants, et enduré dix fois les douleurs du travail et de l'accouchement, et quatre fois, elle a pleuré leur perte.

Pensez-vous, cher Vicomte, qu'Apolline votre mère avait le choix ?

Comme les générations de femmes qui l'avaient précédée, elle a dû subir les contraintes de son milieu et de son temps et son désir n'avait aucune importance aux yeux de son père, de son mari, de l'église et de la société.

Mais si la vie pour vous a été difficile, elle vous a donné la chance d'exister, de ressentir, d'aimer !

Et pour nous, 250 ans plus tard, le bonheur de vous lire, de découvrir qu'une vie comme la vôtre, peut en contenir cent, sur les mers, sur plusieurs continents, dans les combats politiques, dans les passions amoureuses, dans la profondeur de la foi religieuse, et dans l'écriture, l'écriture, l'écriture...

Il fallait vous incarner plus tard, cher René !

Mais croyez-vous qu'il serait plus facile de renaître en 2022 ?

Vous qui enfant aviez tellement peur des fantômes dans les donjons de Combourg, êtes-vous là près de nous ?

Dans votre parc... prisonnier dans le tronc de ce cèdre que vous avez planté ?

Enraciné comme lui dans la terre de votre vallée, vos bras branches tendus vers le ciel comme lui ?

Dans les souterrains de votre maison, qui gardent intactes les mêmes odeurs de terre mouillée dans leurs vieilles pierres rongées de salpêtre ?

Ou bien par la force de votre destin avez-vous pu renaître sous d'autres formes ?

Cher, très cher Vicomte, ami, je vous admire et pense à vous, lire et écrire me consolera de la vie que l'on nous inflige, en ce siècle qui n'est pas le vôtre.

Votre lectrice, admiratrice et heureuse visiteuse de votre cher domaine.

Anne

Carmen

Tu te prénommes... Carmen

Tu te prénommes Carmen. Combien de fois as-tu maudit le ciel, la terre et tes parents ? De nombreuses années, ce prénom fut un fardeau avant que tu puisses enfin le déguster comme une sangria un soir d'été à Madrid.

C serait commencement. Premier cri dans la nuit de l'hiver. Curieuse capricorne, fonçant droit devant, rien n'arrête ta soif d'envie, tes désirs d'apprendre.

A serait celui de la première lettre de l'alphabet, la première née hors des frontières d'origine. Cette terre étrangère à ta famille est ta terre natale. Tu deviens le pont entre deux cultures, celle où tu aurais dû naître et celle où il te faudra grandir.

Concilier deux univers opposés, s'affrontant parfois. Longtemps tu seras tiraillée entre un pays existant dans les murs d'un appartement puis un autre en dehors des frontières familiales.

R serait sonorités espagnoles. Le r des Ibériques n'a rien de semblable à celui prononcé par les Gaulois. C'est un r qui accroche l'oreille et dévale dans la bouche.

M serait musique classique. Celle qui te rapprochait de ton père et t'en éloignait également. Si Vivaldi, Mozart, Bizet n'avaient aucun secret pour toi, tu leur seras infidèle après t'être pris la vague disco dans le cœur. Peut-on aimer toutes les musiques ? Pour ton père la réponse était non, pour toi c'était oui.

E serait écrit et écriture. Des pleins et des déliés, ton alpha et oméga. Et puis, des livres. Des livres à foison, des livres pour seul horizon. Le tien était bouché, alors que tu avais envie de lointains voyages. Jusqu'à ce jour où ta main ira s'emparer d'une feuille et d'un stylo. L'écriture sera ton voilier. Va, le monde t'attend autant que tu l'attends.

N serait noir, nullissime, nulle part. N n'est rien qu'un m amputé d'une jambe. Alors tu n'arrives plus à aller de l'avant. Il te faudra du temps pour réaliser que même un unijambiste peut marcher. Choisis l'appui qu'il te faut, continue ta route, navigue sur

les flots, nage à contre-courant. Personne ne te l'interdira jamais.

Le grenier de la fausse mémoire

Été 2022. Il fait une chaleur écrasante cet après-midi d'août. Le soleil se montre si ardent que ni hommes, ni bêtes ne vont sortir avant un bon moment. Qui serait suffisamment téméraire pour se risquer au dehors tant qu'il fait aussi chaud ?

Ainsi la canicule annoncée te contraint à l'inaction subie. Tu sens déjà l'ennui s'installer, toi qui détestes par-dessus tout l'oisiveté estivale. Mais tu dois bien admettre qu'il n'est pas raisonnable de quitter la fraîcheur de cette vieille maison aux murs épais et protecteurs.

Parlons-en de cette demeure. Une bâtisse quasi centenaire, aux chambres sombres, aux longs couloirs étroits, interminables. Il y a de la mémoire cachée dans chaque recoin, dans chaque objet. Il te suffit de marcher pour que tes pas se posent sur ceux et celles ayant déambulé avant toi. La tapisserie

te raconte ses histoires d'autrefois. Si elle a perdu de sa superbe, elle reste néanmoins une incorrigible bavarde pour qui sait écouter les murmures des murs. Où que tu ailles tu ne peux échapper à tes envahissants ancêtres.

Peut-être que le grenier saura t'offrir un asile loin des souvenirs familiaux. Tu en as assez de te sentir poursuivie par ces liens mémoriels. Tu ne veux que la paix, le passé est mort et enterré.

Le raide escalier est peu aisé à emprunter. La pénombre qui règne ne t'aide pas beaucoup. Sous tes pieds le vieux bois se rebelle. Il paraît protester d'avoir été dérangé dans sa sieste. Tu entrouvres la trappe qui laisse alors pénétrer un rai de lumière. Juste assez pour te permettre de passer sans trop cligner des yeux. Un soudain bruissement d'ailes te fait sursauter. Tu viens d'effrayer une dame blanche qui a élu domicile dans ce lieu d'ordinaire si tranquille. Long cri de protestation puis la voilà postée à l'endroit le plus reculé du grenier. Tu la vois te regarder fixement comme une intruse dans son royaume.

Tout ressemble à un bric-à-brac insensé plus qu'à une caverne d'Ali Baba. Ici aucun trésor à exhumer mais un ramassis de vieilles choses abandonnées, oubliées. Ici se trouve le cimetière de la mémoire familiale.

Péniblement, tu te frayas un chemin parmi ce fouillis. Tes chaussures soulèvent une volatile poussière qui te chatouille le nez, te fait éternuer. Tu viens de heurter quelque chose. Ta jambe te fait mal. Une échelle. Une échelle dépliée en plein passage masquée par la faible luminosité du grenier. Tu lèves les yeux vers l'obstacle imprévu. Tu la reconnais cette échelle. C'est celle de ton père. Peintre en bâtiment, elle représentait son outil de travail le plus indispensable. Viennent des souvenirs perdus. Son image resurgit d'un passé si loin d'aujourd'hui. Il se juchait sur la dernière marche pour peindre murs et plafonds. Sa casquette recevait à sa place des gouttes de peinture. Parfois, à la fin de la journée, son visage finissait malgré tout moucheté de petits points blancs. Dès qu'un coin était terminé, il redescendait, la déplaçait, remontait aussitôt jusqu'à ce que toute la surface à laquer le soit totalement.

À l'époque, elle te paraissait si haute. Tu avais 5 ans, tu aurais juré qu'on pouvait y monter jusqu'au ciel. Ta tour de Babel de bois. Timidement, car tu en avais peur, tu te risquais à grimper un ou deux échelons. Mais très vite, tu t'arrêtais, ne pouvant aller plus loin. Ton père baissait alors la tête pour t'encourager de la voix. Dans un bel éclat de rire, il te disait qu'un jour ou l'autre, toi aussi tu serais

capable d'aller aussi haut que lui. Tu écoutais en silence ses paroles et tu continuais à l'observer œuvrer alors qu'il sifflotait un air diffusé dans ce transistor qui ne le quittait jamais.

Il y a tant d'années que cette échelle n'a plus servi. Ton père a grimpé aux cieux, toi tu es restée en bas. Aujourd'hui, tout te semble nouveau malgré le temps passé.

Et si ? Et si tu essayais... Une marche, deux, trois. Allez, fais donc un effort, tu vas y parvenir, au tout dernier échelon. Tu vas y arriver pour toi, pour lui.

De toi, une photo pas prise

11 août 1984. Ce samedi matin c'est la Sainte-Claire. Ce samedi matin, ordinaire pour beaucoup, va être pour toi une journée unique. Un peu plus tard dans la matinée tu iras à la mairie signer le registre des mariages. Monsieur le maire en personne célébrera ton union avec celui que tu n'appelleras plus mon compagnon mais mon mari.

Tous deux avez prévu un mariage sobre, presque dépouillé. L'échange des anneaux n'aura pas lieu. Vous n'avez pas eu les fonds nécessaires à leur achat. Heureusement, ce n'est pas indispensable aux yeux de la république. Ces choses-là sont réservées au prêtre, à la religion. Ensuite, repas de noces ou plutôt pique-nique de noces. Il se tiendra sous les frondaisons de la forêt de Sénart.

Iconoclaste ? probablement.

Désargentée ? totalement.

Pour l'heure tu t'habilles avant de quitter ton appartement, rejoindre la mairie à pied. Jupe de dentelle blanche, caraco, petites sandales. Déjà, tu sens le stress te gagner peu à peu. Tu es bien lucide, ce n'est pas le mariage du siècle. Mais ce n'est pas ça qui te cause le plus de tristesse.

Vous êtes peu nombreux à vous réunir dans la grande salle des mariages. À peine plus d'une dizaine, ce sera une cérémonie intime. Vous échangez vos « oui » respectifs, les témoins témoignent comme il se doit en apposant leur signature sous l'œil attentif du premier édile de la commune.

Vient alors l'incontournable moment de la photo de groupe. Une photographie pour ne rien oublier des présents de ce jour-là. Qui en fut chargé ? Tu ne le sais plus. L'essentiel ne se situe pas dans ce détail. Non l'essentiel à cet instant est qui n'est pas là. Si

beaucoup manquent à l'appel, il n'y a que l'absence d'une seule personne qui te fasse mal. Ton père, se battant contre la maladie, ne sera présent qu'en pensée. Mais la pensée ne s'imprime pas sur papier glacé et cette photographie qui aurait dû exister ne sera qu'un cliché fantôme. La plus belle des images de ce jour n'est en réalité qu'un souhait jamais exaucé. Comment affronter cela sans avoir envie de verser d'amères larmes ? Tu vas les verser. Tu les feras passer pour des larmes de joie. L'illusion est parfaite.

Bien des années plus tard, je te regarde sur cette photographie ternie par les outrages du temps. Moi seule peux voir ta main cherchant la sienne. Moi seule partage ton chagrin. Dans notre mémoire ne restera qu'une photo n'ayant jamais existé.

Repentir et mentir-vrai

Un été au paradis

Les cahiers sont rangés, les livres rendus, le cartable de cuir noir refermé en attendant de

repandre du service. L'été, l'école rend la liberté à des enfants impatients de profiter de cette saison où le mot vacances est le seul qui vient à la bouche.

Saison morte pour moi. Je dois me contenter de regarder les copines partir les unes après les autres. Postée derrière le grand séquoia de la résidence, je les observe monter dans le car de la colo municipale. Il n'en finit pas de m'oublier, ce car en partance pour de merveilleuses vacances. Ces vacances, je me contente de les imaginer tout en traînant mes sandales dans la cité désertée de la presque totalité de ses habitants.

Certes, tu ne vas pas partir mais cette solitude forcée ne te déplaît pas tant que ça. La ville devient ton terrain de jeu. De vraies vacances en somme.

Pourtant, il se peut que cet été ne soit pas tout à fait comme tous les autres. Une surprise de taille nous attend à l'heure du dîner. Mon père ayant pu réunir quelques moyens financiers, il annonce au cours du repas, de manière unilatérale, ma mère n'ayant pas été consultée, que nous irons passer une semaine de vacances à Royan. Cris de joie parmi les enfants, colère pour ma mère exclue de la décision de son mari.

Et pourquoi l'aurait-il consultée ? Ta mère savait uniquement dire non à tout. Elle n'aurait jamais consenti à ce projet. La mettre devant le fait accompli fut la seule solution pour y parvenir. Pour une fois il est arrivé à gagner une bataille parmi toutes celles qu'il mène contre l'obstination de sa femme.

Moi, je n'ai retenu de cette soirée que « vacances à Royan ». Un ami de mon père lui a parlé de la cité de la côte atlantique voilà comment nous nous sommes retrouvés à opter pour cette ville de Charente-Maritime.

Le lendemain matin, dès l'ouverture de la bibliothèque, je cherche tout ce que je peux trouver sur cette station balnéaire. Il me faut tout savoir, tout connaître. Déjà j'ai le cœur loin d'ici, littéralement chaviré de bonheur.

Mais avant de profiter de la plage, il faut être équipé puisque nous allons camper. Camper. Quelle aventure pour moi qui n'ai vécu qu'entre les quatre murs d'un logement exigu. Une toile de tente dans des tons orangés, des chaises pliantes, des couchettes inconfortables, des duvets très légers. Rien ne doit être oublié au BHV, véritable caverne d'Ali Baba pour mon père. Je le suis un peu pour le « conseiller », beaucoup pour la pause gourmande à la cafétéria.

S'il n'y avait pas eu ce passage à la cafétéria, tu ne serais pas venue t'embêter dans des rayons pas véritablement passionnants. Seule l'idée de dévorer de délicieuses pâtisseries t'a décidée.

Le jour J, le départ fixé entre 8h et 10h du matin a finalement lieu à 17h. Ma mère a décrété de ne quitter l'appartement familial qu'une fois le ménage entièrement fait. J'enrage en silence mais contre les volontés de ma mère, même Dieu ne peut rien faire. La route, je la rêve de tout mon cœur. Et elle est longue, cette route, entassés quatre à l'arrière, bagages entre les jambes, autant sur les genoux. Mais que l'effort vaut la peine. Au bout, le camping nous accueille. La vraie vie peut commencer avec son lot de découvertes, d'émerveillement. J'ai douze ans, le cœur et les yeux pas assez grands pour tout ce que je découvre. Comment ai-je pu vivre sans rien savoir de tout cela ? Royan, ses plages, ses maisons du bord de mer, ses glaces aux mille parfums, l'air iodé, les moustiques, le chant du coq à l'aube. C'est aller en terre inconnue, explorer le monde tout en entier. Le Paradis existe, il s'appelle « camping du bois Roland » où pour la première fois je vais avoir l'impression de vivre de grandes aventures. Une seule semaine et l'année entière

pour s'en remettre. Papa, maman, on retourne à Royan l'année prochaine ?

Je, dans l'imposture

Omayra, ai-je été là pour toi ?

Ce devait être le voyage de ma vie. L'histoire d'une rencontre. Omayra et moi.

Pour la première fois, je prends l'avion direction la Colombie, un frisquet matin de novembre. C'est le début de l'été en Amérique du Sud. De nos échanges épistolaires est née une amitié profonde entre moi l'européenne et toi la latine. Je ne sais rien de ton pays ni toi du mien mais il est parfois des évidences dans l'existence. Je suis partie loin de chez moi pour être accueillie chez toi à bras ouverts. J'allais être la « francesa » comme je l'entendrais dans ton village, loin de la capitale Bogota.

Le chemin fut long de l'aéroport à Arméro. Les routes goudronnées étant rares, le 4x4 est indispensable sur des pistes rendues boueuses par les dernières pluies tropicales de la saison humide.

Durant de longues heures nous laissons nos cœurs parler, nos bouches apprivoiser nos langues et nos mains se tenir comme deux sœurs se retrouvant après une longue séparation.

L'arrivée dans ta famille est à l'image des gens possédant peu mais aux cœurs débordant de richesses. Enchantement mutuel, merveilleux choc de nos deux cultures. Mais rien ne peut être parfait. Même au Paradis, se glisse sournois, le diable et ses bassesses.

Ce 13 novembre 1985, la soirée s'achève, le sommeil nous gagne doucement. En sourdine, la terre gronde depuis longtemps déjà mais personne n'écoute ses avertissements de terreur à venir. Et la colère du Nevado Del Ruiz.

Dès lors, tout va vite, tellement vite, trop vite. Nous fuyons de manière désordonnée, afin échapper à la soudaineté du cataclysme. Que de bruit, que de fureur cette nuit où nous nous sommes perdues de vue en une fraction de seconde. C'est la fin du monde ?

Au petit jour, Arméro est dévasté par la coulée de boue dévalée du volcan. Tout n'est plus que chaos, gravats, corps enchevêtrés parmi des survivants hébétés. Dans ces champs de ruines, je me trouve encore debout. Un miracle. Je te cherche longtemps, je ne sais même plus où se trouve ta

maison. Je ne reconnais rien de ce qui m'entoure. Je n'entends que cris, appels de détresse. Omayra, Omayra où es-tu ?

Puis, des clameurs montent parmi les sauveteurs arrivés dès l'aube. Des décombres d'une maison effondrée, se fait entendre une faible voix, presque éteinte. D'instinct je m'y dirige et découvre ce qu'il reste de l'endroit où hier encore, nous avons partagé nos rires innocents. Je sais que tu es là à m'attendre. Enfin je te retrouve. Je bouscule les secouristes. Je veux te faire sortir de toutes mes forces. Mais sortir tu ne le pourras jamais. Seul le haut de ton corps émerge d'une eau noire. Te voilà emprisonnée sous l'enchevêtrement des murs écroulés. Cette gangue boueuse sera ton tombeau. Mais ni toi ni moi n'y songeons à cet instant. Seul l'espoir nous tient le cœur. Nous allons recevoir de l'aide. De l'aide internationale. Déjà des journalistes, caméras au poing, déambulent parmi les décombres.

Gros plan sur ton beau visage. Tu as froid, tu grelottes, je ne peux rien faire pour te réchauffer. Ta main est dans la mienne. Elles se tiennent ainsi jusqu'à l'ultime seconde où tu vas lâcher prise. De toute ma vie, je n'ai serré quelqu'un aussi fort que toi durant ces trois jours insupportables. Rien ne

peut desserrer mon étreinte. À l'aube du troisième matin tu perds ta bataille. Et moi, j'ai le sentiment de t'avoir abandonnée. J'ai traversé la moitié de la terre à la rencontre de ma sœur de cœur. C'est la mort qui nous sépare, qui t'emporte pour toujours, me change à tout jamais.

Toi, ici et là

Te voici à Marseille Saint-Charles. Sale, bruyante, malodorante, la cité phocéenne te donne envie de pleurer, presque autant que la raison qui t'amène à l'autre bout de la France. Un voyage avant son dernier voyage.

Te voici à Fontenay-aux-Roses. La neige est tombée en abondance la nuit dernière. Février est blanc, froid, triste. Toutes les chaussures chaudes sont restées dans les cartons du déménagement de la veille. Sur le chemin de ta nouvelle école, tes pieds trempés glacent ton corps d'enfant frêle. Tout

n'est que grisaille, inquiétude. Seul le brûlant café au lait servi dans le bureau de la directrice réchauffe le cœur d'une petite fille intimidée.

Te voici à Quévert dans les Côtes du Nord qui seront rebaptisées plus tard Côtes d'Armor. Fraîche de ta majorité, fraîche de ton permis de conduire, fraîche de ta liberté nouvelle, tu trouves que la vie est belle, qu'elle te sourit enfin.

Aujourd'hui tu es en chemin pour la maison de Chateaubriand. Ce matin est le troisième d'un cycle d'écriture et pour la troisième fois tu es heureuse de faire partie de cette aventure, à la faveur d'une défection minute. Les marrons tombés sous l'action du vent, craquent sous tes pas décidés. Ils sont si beaux, si brillants que tu fais ton possible pour ne pas les écraser. L'automne est là.

Te voici à Clichy-la-Garenne, rue de Paris. Ta mère est la gardienne de l'immeuble. La loge est également la pièce à vivre. Peu d'espace pour cinq personnes. Tu n'as pas conscience de vivre dans

un logement misérable, digne d'un marchand de sommeil. Des rats ont élu domicile dans la cour où tu joues, le poêle à charbon crache une fumée qui prend à la gorge, les vitres sont constamment embuées. Pourtant le bonheur sait se cacher sous des petits riens insignifiants.

Te voici à Paris un soir de restriction kilométrique. C'est l'hiver, la nuit recouvre la ville. Seules les décorations de fin d'année apportent un semblant de gaîté. Le vent, vif, pénétrant t'oblige à remonter le col de ton manteau. Prisonnière d'un laissez-passer, tu erres dans les rues. Depuis des semaines tu te sens mourir à petit feu.

Te voici à Vanves. Ton premier appartement est un deux-pièces fort défraîchi. La tapisserie datée exhale une curieuse odeur de moisi. Les pièces sentent le vieux, les toilettes le renfermé, le parquet est bancal. Malgré tout, tu t'y vois déjà.

Aujourd'hui dans le parc de la maison de Chateaubriand, tu n'empruntes pas le chemin

forestier que tu apprécies, les récentes pluies l'ont rendu peu praticable. Tu te sens bien petite face à la majesté de cette nature. Tu marches dans ce parc, tout comme François-René plus de deux siècles avant toi.

Te voici à la maternité. Le fruit de ton ventre est mûr, des contractions te le font douloureusement savoir. Les lumières de la salle de naissance sont criardes, les murs désespérément blancs, le bruit du monitoring oppressant, les odeurs écœurantes. Midi, elle pleure et toi aussi.

Te voici à Versailles. Rien ne va ressembler à ce que tu connais pour les deux prochaines années à venir. Le pensionnat pour cadre de vie devient ta nouvelle maison. Quitter ta famille, ne rentrer que les week-ends, vivre sans le poids permanent de tes proches, tu te fais très vite à ce début d'émancipation.

Te voici au cimetière. Pour la seconde fois dans ta vie, la fosse est ouverte pour y faire descendre

un cercueil posé sur des tréteaux. Dans tes mains, le poème à lire devant l'assemblée réunie pour l'ultime adieu. Le soleil brille, le ciel est bleu, l'air est léger et tu as froid. Il n'y a pas d'âge pour se sentir orpheline.

Aujourd'hui tu écris dans cette bibliothèque. Ce n'est pas la première fois, pourtant à chaque visite tu sembles la découvrir à nouveau. Ce matin se réunissent neuf femmes et un homme. Curieuse parité en vérité. Dans l'air l'alchimie opère, sous l'œil bienveillant du maître des lieux. Tu as du plaisir à retrouver tes compagnes d'écriture ce samedi encore.

Te voici arrivée devant la dernière porte. Parvenue au terme de tes jours, tu ressens une crainte légitime. Comment ne pas éprouver de la peur face à cette place d'où personne ne revient. Cette fois il n'y aura de retour à la ligne.

Lettre à Chateaubriand

Cher François-René,

Longtemps, j'ai hésité à vous écrire. Je puise dans mes ressources l'audace nécessaire, moi qui plus de deux siècles après vous, aime prendre place ce samedi d'octobre dans votre très chère bibliothèque. Mais bien misérable, celui ou celle qui n'ose pas. Alors permettez que je prenne ma plume pour accrocher mes mots à la suite des vôtres. Une bibliothèque est un lieu de vie qui dépérit et meurt si elle ne se nourrit pas de proses, de récits ou de poésies. La Vallée-aux-Loups est très loin de vos remparts de Saint-Malo, du Grand Bé où vous reposez face à la mer. Pourtant, dans ce parc, vous vous promenez dans le secret de mes pensées vagabondes, proche de moi tel un mentor, un ami fidèle.

Après l'automne de votre naissance, vient l'inexorable hiver accompagné de son cortège glacé. C'est ma saison, celle qui me reçut dans le froid de son sein. La vie n'est pas morte juste cachée sous le blanc manteau de l'espérance. Dans le silence d'une nuit de janvier, mes premiers cris de nouveau-né furent étouffés par le tourbillon des chutes de neige.

Une arrivée pas véritablement désirée, mais que pouvais-je y faire moi qui n'avais rien demandé. D'ailleurs, pourquoi revendiquons-nous toujours notre non-volonté à naître. Nul être humain ne peut se targuer d'avoir désiré sa naissance. Non vraiment, personne ne le peut. Il nous faut juste accepter que le ciel prenne cette décision pour nous. Et le berceau qui accueille notre premier souffle se plaît parfois à éteindre la minuscule flamme de notre âme.

Mais vous, qui étiez quasiment aux portes de la mort, avez eu une belle et longue existence. Le destin a su vous sourire, vous offrir une vie riche, exaltante, dense.

Paris ville-lumière est particulièrement sombre cette nuit d'hiver. La lune ne brille pas cachée par de lourds et épais nuages. Cela n'empêche d'éclairer le visage d'un père et d'obscurcir celui d'une mère. Contrairement à vous, je ne dispose que de peu de détails sur mes premières heures. Sauf que je n'étais voulue qu'à la condition d'être l'unique enfant de la famille. La réalité des choses me fera composer avec la venue au monde de deux sœurs et d'un frère. De janvier à décembre, onze mois me séparent d'une fausse jumelle. Ce hasard de calendrier engendre toujours des réactions amusées sur la capacité d'une femme à être mère deux fois dans la même année.

Nous avons tous des circonstances particulières sur notre naissance. Riche, pauvre, célèbre ou encore anonyme, le récit que l'on nous en fait n'est que le reflet de celui qui nous le relate. La vérité peut être bien autre mais nous n'en avons pas le souvenir. La mémoire est vide de ce jour où notre vie commence. Curieux paradoxe de devoir s'en remettre à la mémoire des autres.

François-René, ce jour de tempête a auguré pour vous une vie aux profonds tumultes. Auriez-vous pu la concevoir différente de celle qui vous a été donnée ? Alors, je vous en conjure, laissez donc derrière ce jour dont le seul témoignage ne vous est connu qu'à travers le récit familial. Pour vous, pour moi seuls vont compter les matins d'après. Ils nous montrent le chemin à suivre. C'est cette voie à emprunter qui nous fait sentir si vivant aujourd'hui et demain.

Cordialement vôtre,

Carmen

Caroline

Tu te prénommes... Caroline

Le **C** serait la demi-lune qui brille dans la nuit, qui illumine ainsi tes pensées endormies, et qui éclaire délicatement tes songes enfantins. Sous le regard bienveillant de ce croissant de lune, toi, petite fille, tu dors paisiblement. **C** une lettre nocturne pleine d'insouciance, qui te bercera jusqu'au petit matin. Le jour se lève maintenant face à un **C** effacé, celui que tu aurais pourtant souhaité retenir pour conserver ton innocente naïveté. Le **C** s'en va trop vite, l'enfance ne dure jamais assez.

Le **A** serait la Montagne Sainte-Geneviève, ce lieu de basculement vers les études supérieures, la fin de l'insouciance... Le mont du Savoir et des Grands Hommes, le monde des Grands, tout simplement, celui des adultes, qui absorbe tes rêves, éteint tes

passions. Le **A** est face à toi et tu n'as pas d'autres choix que de le gravir. Apprendre. Tu parcours alors ses chemins sinueux semés d'exigences, parsemés de pression, entrecoupés de théories. Et tu persévères, tu t'appuies sur cette barre qui relie les deux parties de la lettre majuscule : il ressemble à un sentier, un raccourci d'entraide et de fierté. Ah ! Ça y est, tu as atteint le sommet et tu relâches cette lettre dans un cri de soulagement.

Le **R** serait la réussite que tu as trouvée au sommet ! Reconnaissance, Richesse, Renommée... comme un air de liberté retrouvée après ces trois années à préparer un difficile concours, un air frais qui te caresse le dos. Comme un **R** de renouveau, il te donne l'élan pour entamer la suite. Comme un Rêve éveillé, lorsque tu passes les portes de cette prestigieuse école.

Le **O** n'est pas le C – même s'il aurait pu l'être en double. Il est malheureusement loin de représenter ton insouciance retrouvée, il n'est pas non plus le soleil de tes journées. Ô toi, tu es désormais une adulte ! Et tu tournes en rond, peinant à chercher de nouveaux objectifs et de nouveaux défis. Dans cet environnement fade, parfois absurde ou vide de sens, aurais-tu déjà fait le tour du **O** ?

Le **L** pour t'échapper, pour t'évader ! Tu décides de t'envoler vers ton rêve américain. **L** de l'oiseau

de fer, qui s'abattra bientôt sur ta génération. Tu ne le sais pas, **L** non plus. Tu laboures joyeusement un champ des possibles à l'autre bout du monde, et tu profites de ta récolte, qui ne sera bientôt qu'un souvenir impossible.

Le **I** divise le **L**, comme si tu devais enfin choisir ton camp. Tu fais alors le bilan : que reste-t-il après ton enfance idéale, ce passé idyllique ? Le sombre horizon Impensable, Inadmissible, Inimaginable, Irréel de crises Infâmes et Innommables qui arrivent...

Non ! Le **N** refuse de se laisser abattre ! La lettre ravive le **I**, redonne l'espoir. Tu décides alors de renouer avec le monde, avec cette Nature merveilleuse. Et perdue dans le massif montagneux du **N** qui te rappelle, non plus Sainte-Geneviève, mais plutôt le Vercors, tu cavales sur ton grand cheval. Tu ressens l'air frais sur ton visage, tu entends le bruit des sabots sur le sol caillouteux, tu vois les forêts autour de toi. Sur ton fidèle destrier, tu choisis de grimper vers un avenir meilleur, radieux, un futur plein de sens.

Le **E** serait l'écriture de la suite, la plume que tu saisis enfin ! Le **E** encourage tes projets, élargit tes possibles, égaie ta vie... Bien loin du *End* qui clôture les romans ou encore du « Euh » d'hésitation et du manque de confiance en toi : elle a beau être la

dernière lettre de ton prénom, elle n'est assurément pas la fin de ton récit...

Le grenier de la fausse mémoire

Elle était posée là, sur ce bureau en bois. Sous la poussière de ce sombre grenier, parvenais-tu à l'apercevoir ? Celle qui aurait pu t'accompagner depuis ta tendre enfance, celle à qui tu aurais pu confier tes dilemmes et pensées, qui aurait rendu tes mots mémorables. Celle qui aurait pu mettre en récit ta vie depuis tes débuts.

Face à cette plume immobile et gracieuse qui semblait pourtant te narguer, tu étais autant impressionnée qu'à l'époque où tu venais la contempler dans le bureau de tes parents. Elle restait la même, malgré les années passées : tu admirais encore sa posture droite, assurée et douce à la fois. Elle semblait garder tendrement et fièrement le royaume des mots aux côtés de son fidèle encrier.

Tu avais pourtant essayé de défier cette

gardienne, de t'emparer de cette plume ! Rappelle-toi ces longues soirées adolescentes passées attablée à ce même bureau, quand tes parents avaient le dos tourné, ces longues soirées à essayer de déchiffrer le langage de l'écrivain... Tu cherchais à exprimer ta mélancolie, souligner tes malheurs, assombrir ta vie ! Tu revendiquais la douleur, comme si c'était la condition pour être digne de cette plume, pour mériter tes mots. Tu pensais que l'écriture était en effet réservée à des vécus humains éprouvés, difficiles. Des vécus méritants, des âmes perdues cherchant à être retrouvées. Tu en arrivais alors à te souhaiter une vie triste, à t'inventer une histoire personnelle violente... Mais tout sonnait si faux. Irréel. Tu étais malheureusement trop heureuse, trop sage, trop lisse. Tu n'étais pas assez torturée. Tu ne remplissais finalement pas les critères de l'écrivain. Tu faisais honte aux Romantiques.

À la lueur de ce paradoxe, tu avais déchiré tes papiers, abandonné cette plume. C'était tellement plus facile de lire les récits de Chateaubriand, et de rencontrer ses humeurs noires ainsi que d'admirer ses déroutantes envolées lyriques !

Face à cette plume immobile et gracieuse qui semblait toujours te narguer, malgré toutes les

années passées, tu ne voulais aujourd'hui plus douter, tu voulais arrêter de regretter. Car tu avais découvert un peu plus tard que tu étais capable de transformer tes petits moments de vie, tes ressentis, aussi infimes étaient-ils, en quelques moments d'écriture pour ton plus grand plaisir. Tu avais enfin compris que tu étais la gardienne de ta propre prose, et que tu étais capable de pousser toi-même les portes du royaume des mots. Et ainsi tenir ta promesse de jeunesse, d'écrire des mots et merveilles, à partir de ton réel.

De toi, une photo pas prise

Ça y est, tu vivais enfin ton rêve américain !

Après toutes ces années passées sur ton canapé à t'esclaffer au rythme des rires enregistrés de *Friends*, à pleurer en compagnie de Bridget Jones tout en dégustant la traditionnelle glace au cookie, à t'émerveiller face aux cabines des maîtres-nageurs qui habillaient les plus grandes plages de la Floride... Ça y est, tu passais enfin derrière l'écran. Tout ce qui

avait marqué ta jeunesse, guidé tes premiers choix et influencé ta vie, devenait réalité ! Tu te trouvais enfin de l'autre côté, là où tout semblait possible, où tes rêves pouvaient se confondre avec la réalité...

Ce n'était pas un hasard si tu avais choisi Miami pour résider. Tu venais de t'installer dans la ville la plus spectaculaire des États-Unis, un endroit que tu admirais depuis toujours à travers les écrans. Hier à la télévision, aujourd'hui sur les réseaux sociaux, personne ne pouvait ignorer la beauté figée de ses gratte-ciels aux reflets lumineux, les couleurs flamboyantes des immeubles Art Déco, ces corps sculptés qui illuminaient le bord de l'océan... comme si, par le prisme de cette ville presque irréelle, tout devenait réellement beau. Merveilleux. Les photographies qui défilaient dans le fil d'actualité de ton réseau social préféré étaient en effet unanimes : Miami incarnait la perfection.

Et tu voulais toi aussi parfaire ta vie, vivre ce rêve éveillé et répandre ton bonheur. Armée de ton smartphone, tu étais prête à dégainer à chaque instant ! Tu passais désormais tes journées à immortaliser tes moments de vie, puis à partager ces photographies sur tes réseaux sociaux. Tu voulais montrer, t'exhiber, inspirer. Telle la Morphée des temps modernes, tu tendais tes bras au plus grand nombre pour les faire rêver...

Et cela fonctionnait, c'est du moins ce que tu lisais dans les commentaires de tes photographies. Les autres te le disaient, et tu voulais les croire.

S'ils avaient pu entrevoir les coulisses du spectacle de ta vie... Non ! Jamais. Tu préférais rester sur scène, sous les projecteurs et maintenir l'illusion d'un monde magnifique, plutôt que de dévoiler les cernes qui se cachaient derrière tes *selfies*, tes soirées de solitude à penser à ta famille, si loin, ou encore le bruit continu d'une ville qui semblait avoir perdu son âme. Comme si le cauchemar de ton réel n'existait pas. Comme si tu ne voulais jamais plus te réveiller...

Au fur et à mesure du temps qui passait, le rêve s'effaçait. Tu avais de plus en plus de mal à remplir le vide de ton regard, à gommer les rides de la vie, à sécher tes larmes. Tu ne parvenais en fait plus à embellir ton réel. Qui aurait admiré une femme seule aux yeux bouffis, dans une ville si bruyante ? Îlot superficiel et dérive du moi, du toi, du monde, tu étais aspirée dans un engrenage du vide, du faux. D'un rêve éveillé à la vérité cauchemardesque...

Ce jour-là, face à l'Atlantique, tu faillis te noyer dans cet océan d'illusions. Comme si la vague de tes mensonges t'engloutissait enfin.

Sur un bateau mouvementé, tu contemplais seule la tempête et la houle du désespoir. Les

sombres nuages te recouvraient pendant que les gouttes perlaient sur ton visage. Et tu restais plantée debout, les yeux grands ouverts, face à une nature terrifiante... mais terriblement réelle. Face à la splendeur d'un paysage autant déchaîné que merveilleux, aussi bien dangereux qu'attirant, tu comprenais enfin l'ambivalence du monde, la fragilité de la vie. L'imperfection du décor te frappait. Tu aurais pu prendre cette énième photographie, celle sur laquelle tu aurais ajouté un filtre pour cacher cette vérité douloureuse... Tu aurais pu maintenir cette distance entre toi et le monde et préserver les autres. Et puis, au passage, gagner quelques *likes* en plus.

Mais non, tu gardas cette fois les yeux grands ouverts et tu jetas ton smartphone à l'eau. Tu décidas de vivre l'instant présent, l'instant vrai. Un instant imparfait pendant lequel tu te sentis pourtant exister, sans l'approbation des autres.

Et tu ressentis soudain un frisson, comme une étreinte naturelle, comme si le monde t'accueillait et te remerciait enfin de le voir véritablement dans son entièreté.

Entre la vie et la mort, tu t'oubliais enfin.

Toi, ici et là

Te voici sur ton balcon haussmannien,
Ô capitale française, la belle parisienne !
Elle t'a longtemps fait rêver par ses monuments,
ses musées,
Ses parcs, ses bars, ses restaurants...
Ville de tous les possibles... un trop impossible ?

De là-haut, tu interrogues la Ville lumière et tu
écoutes sa sombre réponse,
Celle d'un trop d'agitation, trop d'animation,
Trop de bruit, trop de gris,
Celle d'un tout devenu trop.
Tu fermes les yeux pour tenter de rêver encore
un peu.

Te voici à New York, capitale du monde moderne,
Les panneaux publicitaires de Times Square
attirent ton regard,
Obsèdent tes pensées.
Comment t'échapper ?
Tu lèves la tête, mais les gratte-ciels te cachent la
vue, te gâchent le ciel,

Te voici prise au piège dans l'illusion du monde moderne.

Te voici sur une gondole de Venise,
À parcourir émerveillée le riche patrimoine
d'une ville mouillée,
Trop souvent souillée par les touristes,
Qui grouillent par milliers dans ses rues pavées.

Aujourd'hui, tu es à la maison de Chateaubriand,
Tu confies tes tristesses d'antan, tes désillusions
passées,
Timidement et maladroitement,
Entre confidences intimes et fragments de vie,
Tu te livres au maître des lieux, entourée des
beaux livres.

Te voici à l'autre bout du monde,
Perchée à 4 000 mètres d'altitude, à Potosi,
Dans cette ville bolivienne qui te coupe le souffle.
Tu es entourée d'enfants de mineurs, ces
pauvres enfants !
Tu entends pourtant leurs rires lorsqu'ils jouent
au ballon devant toi,

Comme si la vie était quand même belle, derrière la misère.

Face à l'innocence de leur sourire, tu relativises enfin ta tristesse.

Te voici là-bas, au Connemara, pleine de joie !

Les sabots de ton cheval s'enfoncent dans le sable humide,

La pluie est passée par là, tristesse éphémère bien vite oubliée,

Bien vite remplacée par la chaleureuse beauté du soleil irlandais !

Maintenant, tu galopes sous un bel arc-en-ciel.

Te voici sur ce banc d'outre-mer,

Dans le parc du Gosier, un lieu si rare en Guadeloupe,

Seule face à l'océan, tu ressens l'instant,

Face aux bateaux amarrés, face à l'horizon infini,

Tu saisis ta plume comme si tu saisis ta chance,

Inspirée,

Te voici prête à expirer, à exprimer tes sensations ambivalentes

Sur ton petit carnet.

Aujourd'hui, tu es à la maison de Chateaubriand,
Tu relis tes souvenirs d'antan, entremêlés de joie
et de mélancolie,
Empreints du lyrisme du maître des lieux.
Tu ressens sa présence,
Comme s'il était là pour te conseiller,
t'accompagner,
Et te montrer comment recoller ces moments.
Fragments rassemblés et vie retrouvée,
Te voici déjà demain, fière, à penser à la suite ;
À écrire *l'après*.

Lettre à Chateaubriand

Cher Monsieur de Chateaubriand,

Quelle vie mémorable ! François-René de Chateaubriand, quel nom inspirant ! Une vie, un nom que nous apprenons dès notre plus jeune âge à l'école. Vous avez compté dans l'Histoire, en contant votre expérience personnelle et sensible.

Pendant longtemps, je vous ai admiré, vous et vos compères Romantiques ! J'ai voulu vous ressembler, et si vous aviez vécu à mon époque – temps contemporain aux mille et un progrès – je vous aurais sûrement pourchassé pour avoir votre autographe... Pendant longtemps donc, j'ai essayé de vous imiter : puiser dans votre lyrisme, copier votre mélancolie et détailler mes sentiments dans de longues phrases sinueuses... Pour me rapprocher de vous, je suis même allée jusqu'à votre maison à Châtenay-Malabry ! J'ai voulu vous comprendre et percer le mystère de votre vie et de votre inspiration romantique...

Et quelle ne fut pas ma déception lorsque je compris que vous aviez menti ! À moi ainsi qu'à tous les autres ! C'est dans votre maison, dans les lieux du *crime*, attablée au bureau de votre bibliothèque, que la vérité de vos mensonges m'a rattrapée, que la trahison de vos récits de vie bercés d'illusions m'a frappée. Je vous écris alors cette lettre car, assise au milieu des beaux livres face à cette vue bucolique et verdoyante, trop de questions me taraudent. Votre vie était-elle si dramatique ? Vos mémoires contiennent-ils une part de vérité ? Quels événements, moments, noms, sentiments ou humeurs avez-vous altérés ? Êtes-vous vraiment né à Saint-Malo ? Qui êtes-vous, cher Monsieur ?

Avez-vous véritablement rédigé vos mémoires depuis l'au-delà ?

Je vous écris aujourd'hui, pour vous dire que je ne vous admire plus aveuglément, mais je vous comprends humblement, simplement. Ce mois passé dans votre maison m'a fait découvrir vos supercheries, mais m'a surtout fait prendre conscience qu'il n'était pas possible ni même souhaitable de parler de son réel sans le transformer un minimum. Par pudeur ou pour rendre ses propos accessibles, je comprends aujourd'hui que plusieurs raisons justifient la falsification de notre réel.

Alors moi aussi, je me suis prêtée à cet exercice, moi aussi j'ai voulu jouer avec les frontières de mon réel. J'ai passé ainsi un mois à embellir et dramatiser ma vie, et à plonger dans l'autofiction. Un jour peut-être, vous reviendrez d'outre-tombe pour lire mes textes et me dire si vous y croyez un peu, ou bien si finalement vous avez compris que tout ce que j'ai écrit n'était que fiction.

Je vous prie d'agréer, Monsieur de Chateaubriand, l'expression de mon profond respect.

Caroline Clermont

Michka

Tu te prénomes... Michka

Un « **m** » minuscule, c'est une chenille en mouvement, trois dos ronds de montagnes, les articulations de trois doigts, un amour impossible : m-moi, m-toi, aimons-nous.

Un « **M** » majuscule, c'est un dessin piquant, deux remparts verticaux, un grand V majuscule entre eux deux, un toit à l'envers.

Deux remparts, un toit à l'envers, un monde à part, une exception.

AIME majuscule, AIME minuscule, lequel des deux préfères-tu ?

Tu préfères M avec un grand M.

M c'est la première lettre de plusieurs prénoms, Marie, Michèle, Maurice, Madeleine, Michka, et

aussi de Mademoiselle, Madame, Monsieur, M le Maudit...

C'est le M du monde,
le M des mères,
le M des migrants,
le M des méchants,
le M du merveilleux.

I c'est le « i » de ton nom patronymique, le nom du père, le nom de ton père, l'absent. Un nom que tu as rejeté, celui de l'enfance. Un nom dont ta mère a divorcé.

... la lune comme un point sur un « i ».

C - C'est ou c'était. CQFD, ce qu'il faut démontrer. Un cercle coupé, qui aurait pu devenir un O, ou qui aurait remplacé le « chk ». Michka serait devenu Mica comme Mikado. Pianiste, tu as joué des do, en gamme de do majeur.

H - Hache. Tu n'aimes pas prononcer le H.

Comme un outil meurtrier ou préhistorique : la hache de pierre.

Plusieurs H les uns sur les autres font une échelle qui peut monter au ciel.

K - Tu es un cas. Le K du diminutif. En Sibérie,

tu as entendu des hommes appelés par leur prénom « Michka ». Seulement des hommes. En France les petits ours des livres pour enfants s'appellent « Michka ».

Le **a** minuscule comme un « s » à l'envers, un peu ivre, au petit ventre rond.

Le **A** majuscule, comme une échelle double avec sa chaîne qui empêche son grand écart.

Le **A** (ah !) de l'admirable, de la surprise ou du commencement.

Première lettre de l'alphabet arabe. C'est la lettre qui transforme le prénom Michel, Michaël, en un diminutif de petit ours : Michka.

De toi, une photo pas prise

Cette photo aurait pu témoigner d'un moment déterminant de sa vie qui a contribué à installer une peur sourde, ancrée dans sa mémoire.

Elle avait six ou sept ans, elle était naïve et confiante. Elle vivait dans une grande maison

hitchcockienne dotée d'un immense jardin. Un petit morceau de terrain lui avait été confié, elle aimait le jardiner. Elle avait planté un pied de glaïeul à chacun des quatre coins. Une buanderie toute proche abritait les outils de jardin.

Ce jour-là, un peintre qui travaillait dans cet appentis l'appela.

— Mademoiselle !

La petite fille délaissa son jardinage, et rejoignit la buanderie. Arrivée à la porte, elle lui demanda :

— Vous m'avez appelée, monsieur, que voulez-vous ?

Debout contre le mur du fond de la pièce obscure, il lui fit signe d'entrer et lui demanda de fermer la porte. Elle se méfia, surprise par cette demande, et resta dans l'encadrement de la porte ouverte. Elle vit le visage du peintre rougir, comme il rougissait quand il était sur son vélo, le matin dans la rue, et qu'il la croisait alors qu'elle allait à pied dans le sens inverse, pour se rendre à l'école avec son frère.

Une sourde inquiétude lui fit battre le cœur à vive allure. Elle pressentit un danger, sans pouvoir se le représenter.

L'homme lui fit signe de s'approcher, le regard fixe et brillant. Elle sentit comme une onde inquiétante, une situation inconnue. Son cœur semblait vouloir

sortir de sa cage thoracique. Que devait-elle faire ? fermer la porte en la claquant, partir en courant ? La peur la tétanisait, elle resta immobile, incapable de bouger. Quelques secondes, quelques minutes s'écoulèrent... Elle ne saurait dire... Puis elle entendit une voix lointaine l'appeler... la voix de sa mère qui s'inquiétait. Prise de panique, la petite fille partit en courant et se blottit contre les jambes de sa mère en tremblant. La mère se demanda ce qui avait bien pu se produire. Elle interrogea sa fille. Celle-ci ne put s'exprimer. La mère ne s'est pas inquiétée, le peintre lui semblait quelqu'un en qui elle pouvait avoir confiance, sans la moindre ambiguïté.

Pourtant, la petite fille garda de cet instant, resté intact dans sa mémoire, une peur intense inscrite dans son corps. La photo qui n'existe pas aurait pu convaincre la mère. La mère et la fille auraient pu se parler, la mère aurait pris conscience qu'elle devait alerter sa fille sur les dangers de la vie.

Ce moment « photographié » par l'enfant contribua à provoquer en elle une méfiance instinctive de tous les hommes, qui ne la quitta plus.

Repentir et mentir-vrai

Dans le jardin de la maison de son enfance, un saule pleureur perdait ses feuilles. C'était presque l'automne. Une balançoire était installée, petite planche de bois attachée par de fortes cordes imputrescibles nouées à deux branches de l'arbre. La petite fille aimait se balancer, debout sur le siège. Elle s'envolait, en avant, en arrière, envahie par la joie. Le vent la caressait. De ces moments d'envol, elle garde la mémoire d'un plaisir intense, d'une sensation d'apesanteur, d'un corps léger comparable à celui d'un oiseau.

— *Es-tu certaine de ton plaisir ? N'avais-tu pas peur ? Peur de tomber, peur de lâcher les cordes et de t'envoler ?*

La petite fille échappait alors aux contraintes de ses devoirs, des leçons à réviser. Elle échappait aussi à ses devoirs de petite fille, petite sœur, qui l'obligeaient à aider sa mère pour la préparation des repas. Ses deux frères, eux, étaient libres de leur temps. Ils s'enfermaient dans leur chambre, et venaient déjeuner ou dîner quand on les appelait.

La petite fille était spécialiste de la fabrication des crêpes. Elle aimait battre la pâte faite des crèmes

de lait bouilli que sa mère récoltait et accumulait dans un grand bol qu'elle conservait dans la cave fraîche. La petite fille allait chaque jour à la ferme pour faire remplir son pot d'aluminium d'un litre de lait crémeux que sa mère faisait bouillir dès son retour. Les crèmes de lait avaient un goût qu'elle ne saurait aujourd'hui comparer à aucun autre. Un souvenir inoubliable.

— *Et pourquoi ne t'offres-tu pas ce plaisir à nouveau ?*

Elle aimait faire cuire les crêpes sur la cuisinière brûlante, et les faire sauter vers le plafond pour les retourner. C'était un jeu d'adresse où elle excellait. Elle entassait les crêpes les unes sur les autres sur une grande assiette installée sur un faitout rempli d'eau bouillante. Les crêpes resteraient tièdes jusqu'au dessert.

Ce que la petite fille aimait par-dessus tout, c'étaient les « repas » de crêpes. Ne manger que des crêpes, avec du sucre cristallisé, avec des confitures, de cerises, d'abricots, de prunes récoltées du jardin. Elle seule se gavait de crêpes qu'elle avait fabriquées avec sa mère. S'en souvenir aujourd'hui lui donne une faim du plaisir oublié. Si simple pourtant à retrouver...

Lettre à Chateaubriand

Cher François-René de Chateaubriand,

Comme je suis stupéfaite par ce malheur que vous décrivez : « votre malheur d’être né ».

Vous, un croyant, un noble dont la particule vous a honoré, vous a privilégié.

Je suis même très attristée par ce malheur de vivre que vous affirmez.

Nous sommes ici, dans un lieu que vous avez acheté, un hiver du début du XIX^e siècle. Une maison merveilleuse, dans un parc immense dont les arbres, plus de deux siècles après leur naissance, témoignent de votre amour de la nature.

Nous sommes si fiers d’être là, chez vous, inspirés par l’écriture, embrassés par vos murs.

L’écriture permet d’exorciser les souffrances du vécu.

Merci pour votre accueil chargé de bienveillance.

Michka

Nadia

Tu te prénommes... Nadia

Le **N** majuscule serait virages en épingle de tes montagnes natales. Lignes sinueuses, parfois en montée il faut faire des efforts, parfois en descente il est possible de se reposer un peu et de profiter du paysage. Le n minuscule aussi, plus rond, plus doux, toujours les montées et les descentes, mais plus d'arête. Le grand et le petit : la forme est différente mais l'importance est la même dans les mots écrits ou parlés.

Le **A** majuscule serait le sommet à atteindre. Un petit obstacle sur l'ascension, un petit trait pour te barrer la route. Ne t'inquiète pas tu trouveras amours et amitiés semés sur ton chemin comme autant de cordes et mousquetons pour le contourner. Et puis atteindre le sommet n'est

pas si important que cela, peut-être n'y arriveras-tu pas. Mais chaque mètre parcouru est riche d'apprentissages, de rencontres, de cadeaux ; c'est déjà une victoire sur toi et sur la vie. Regarde autour de toi, apprécie tous les moments les bons comme les mauvais : ils sont tes fondations. Le A majuscule comme ancrage dans le présent.

Le **D** majuscule serait ton ventre rond. Par deux fois tu seras maman. D de douleurs, D de douceur lorsque tu croiseras pour la première fois le regard de ces petits êtres qui te ressemblent tant. Le D majuscule de ton nom de famille, celui de tes grands-parents paternels dont tu ne sais rien. Ils t'ont pourtant élevée pendant cinq ans mais tu ne t'en souviens pas. Celui de tes grands-parents maternels. Cette mamie que tu as adorée, docile, discrète, délicate, partie trop tôt ; ce grand-père que tu as détesté, difficile, dur, despote, parti plus tard. Le D du nom de ton père. Celui qui est resté dans l'ombre toute sa vie, qui n'a pas voulu ou pas pu prendre sa place dans la tienne, celui dont tu n'as qu'une photo pour savoir à quoi il ressemblait. Ce visage tu le retrouves à chaque fois que tu te regardes dans le miroir, que tu regardes ton frère, l'un de tes fils, incroyables copies conformes. Il aura donc, ce père, imprimé son absence dans vos gènes et pour toujours. Le D de descendance, mot

dont on oublie trop souvent la puissance.

Le **I** majuscule serait soutien. Deux traits horizontaux et un trait vertical. Il faut tenir debout quand tu as mal, il faut tenir la barre quand le temps est mauvais. Le I du il au singulier qui a été ton amour de jeunesse, celui qui t'a montré que tu existais et que l'on pouvait t'aimer pour qui tu étais, le I du il au singulier avec lequel tu construiras ta famille, le I du ils au pluriel qui étaient, sont et seront à jamais ta force et ta fierté.

Le deuxième **A** majuscule. Que lui reste-t-il que tu n'as déjà dit pour le premier ?

« Ah bon c'est déjà la fin ?

— Mais non c'est le début au contraire !

— Mais je n'ai plus de D, c'est le A qui est là.

— Cherche encore tu vas trouver, tu ne t'en sors pas si mal jusqu'à présent.

— C'est vrai tu as raison, Avenir, Après, Arriver, Aboutir, Avancer, Apprendre, Aimer.

— Tu vois finalement quand tu réfléchis un peu.

— Et le a minuscule alors n'existe-t-il pas ?

— Bien sûr qu'il existe et il n'est pas minuscule du tout. Avec ses compagnons de prénom : n a d i, il est essentiel car sans lui pas de toi sur le papier. Et puis n'oublie pas, tu n'as que ces cinq lettres pour te définir. Vous êtes indissociables. »

Le grenier de la fausse mémoire

Le fauteuil en rotin est la première surprise. Quelle autre découverte vas-tu faire ? Tu les as gardés bien au chaud pendant toutes ces années, ces moments qui sont fondations familiales.

Tu es émue, cela fait si longtemps que tu n'as pas remis les pieds dans ce grenier. Ta mère avait réussi à te dissuader de monter l'escalier grinçant et d'ouvrir la porte sur des souvenirs tellement douloureux pour elle, que tu t'étais fait un devoir de ne pas la faire souffrir davantage en transgressant cette demande, même en cachette. À présent qu'elle n'est plus là, tu peux désormais te hasarder dans cet endroit. Le pas qui va te permettre de franchir le seuil est difficile. Tant d'émotions te submergent que tu en as le vertige. Tout à coup tu redeviens la petite fille perdue dans cet espace qui te paraît tellement grand. Tu peux t'appuyer sur ton frère, il est solide, il va tenir le coup pour deux. Tu sais que ce grenier est une mine d'or, sont concentrés là tous les souvenirs d'une vie, celle de ta mère et par conséquent une partie de la vôtre. En ce qui te concerne il te manque les

cinq premières années de la tienne. Tu ne peux pas te décourager, lâche prise, n'oublie pas que tout ici te parle, te connaît, te reconnaît.

Elle est bleu clair, ferme à clé, détient apparemment tous les documents qui te diront qui tu es, des lettres, des photos. Oui voilà des photos, mettre des images sur un nom, sur une maison, sur tes grands-parents, sur ton père.

Tu es au milieu de cet espace, comme au milieu de ta vie, tu ne regardes pas au bon endroit peut-être, ne regarde pas en arrière, c'est la porte du grenier, regarde devant toi, sur le fauteuil, sous le fauteuil, dans le tas du milieu, sur l'échelle, dans la malle du fond. Elle est là c'est certain.

Ne sois pas si pressée de la trouver, l'important c'est ici et maintenant, l'espoir et l'impatience que tu ressens à l'idée de la découverte un peu comme avant l'ouverture des cadeaux de Noël.

Accepte que cela soit aujourd'hui, demain, un autre jour, il est vaste ce grenier, garde en tête que le chemin importe peu puisque tu sais ce que tu cherches.

La petite boîte bleue et sa clé sont là quelque part, elles t'attendent et avec elles l'espoir d'avoir enfin les réponses aux questions qui t'accompagnent depuis tant d'années.

Alors n'abandonne pas !

De toi, une photo pas prise

Il fait si doux par ce beau soir d'été. Les senteurs des fleurs du jardin se mélangent à celles des pins. Les oiseaux viennent se désaltérer et se rafraîchir dans la fontaine dont le mince filet d'eau met en musique cet instant suspendu.

Ton grand frère joue au loin avec la voiture à pédales rouge qu'il a reçue pour son anniversaire. Il rit aux éclats, il est heureux, insouciant. Avec sa casquette assortie à la voiture, il est le roi des pilotes.

Tu te tiens debout à côté de ton fauteuil en rotin, dans ta belle robe blanche, tu marches à peine, tes jambes toutes potelées ont encore du mal à te porter, ta petite main agrippe fermement le dossier, tu ne risques rien.

Un magnifique sourire éclaire ton visage, tu es sereine, tu profites de cet instant. Ton petit doigt tendu vers le haut montre quelque chose ou quelqu'un, ton grand-père, ta grand-mère, le chat, le chien, ton père...

Devais-tu aller te coucher ?

Devait-il aller travailler ?

L'appareil photo était-il trop bien rangé dans

un tiroir de la maison ?

Était-on en train de figer sur pellicule la voiture à pédales et son conducteur ?

Des années plus tard tu sais que ta présence en ces lieux est réelle, le brouillard des souvenirs se dissipe par endroits et les quelques détails donnés par ta famille sur cette période estompent un peu le gris.

Était-il trop occupé à nourrir les conflits, à voir grandir ton frère ?

Ne savait-il pas que dans ton cœur de petite fille il allait te manquer une pièce du puzzle familial ?

N'était-il déjà plus là, installé dans une autre vie, une autre famille ?

La photo que tu aurais aimé retrouver parmi les vestiges du passé, c'est toi sur les genoux de ton père.

Il t'aurait attrapée juste au moment où, lâchant le fauteuil, tu te serais aventurée vers la fontaine et où tu allais trébucher au passage du chien.

Ton joli sourire lui aurait alors été réservé, tu te serais blottie tout contre lui. Il aurait posé sur toi un regard où tu aurais pu voir tout l'amour d'un papa pour sa petite fille.

Vous seriez alors partis pour une grande aventure à travers le jardin.

Ce jour-là, l'histoire en a décidé autrement...

Repentir et mentir-vrai

Te voilà de retour dans la maison de Chateaubriand pour un atelier d'écriture. Le thème du jour : « Évoquer un souvenir d'enfance heureux ». Il te faut un peu de temps pour rassembler tes idées. Et puis finalement :

Nous sommes en août et comme chaque année tu es au bord de la mer pour un mois avec tes grands-parents maternels.

Ce matin tu te lèves plus tôt que d'habitude, les bruits de la maison et les chants d'oiseaux t'ont sortie du sommeil. Tu cours dans la cuisine, ta grand-mère est là, assise devant sa tasse de thé, elle t'accueille avec un grand sourire. Elle se lève pour aller te préparer un bon chocolat chaud et des tartines beurrées avec de la confiture de fraises maison. Elle est déjà habillée car nous sommes mercredi, jour de marché.

Vous êtes seules, ton grand-père et ton frère sont déjà sortis pour une partie de pêche qui va durer toute la matinée.

Pardon, mais là, vraiment, tu ne peux pas écrire ça. Ton grand-père et ton frère ne sont jamais allés à la pêche. D'ailleurs, à midi les sardines crues au gros sel, c'est entre autres pour cela que vous allez au marché. Le grand-père est en train de se raser et ton frère n'est pas encore sorti de sa chambre.

Il fallait bien que je trouve une raison pour justifier que je parte seule avec ma grand-mère !

Réfléchis bien c'est beaucoup plus simple que tu ne le crois. Ton grand-père va bricoler dans le garage. Selon lui, les courses, c'est une affaire de filles. Ton frère quant à lui doit réviser ses cours, pour lui les vacances c'est tous les jours à partir de midi.

Tu te dépêches d'avaler ton petit déjeuner, tu ne voudrais pas qu'elle parte sans toi. Elle est tellement différente lorsqu'elle est libérée de cet homme qui ne lui laisse aucun répit. Entre les tâches ménagères, prendre soin de son mari, de ton frère et toi, elle n'a pas une minute à elle. Tu te revois dans la rue, donnant fièrement la main à ce petit bout de femme d'une douceur incroyable dans les mots et dans les gestes, quand il n'est pas là. Elle est si jolie avec ses beaux yeux bleus, trop souvent tristes, sauf à cet instant, la complicité, l'amour, le bonheur d'être ensemble, sans reproche, sans cri, tu sautilles joyeusement, ta grand-mère te sourit.

Ton moment préféré arrive bientôt. Une fois rentrées à la maison, le grand-père toujours absorbé par son bricolage, elle te prépare une tartine de pain grillé Pelletier avec le miel tout juste sorti du panier.

Tu t'installes sur le perron de la maison, tu tournes le dos à la cuisine, tu es face aux pins et sapins du jardin, l'odeur de la sève est bien plus forte que d'habitude, il a plu dans la nuit et la nature est moins écrasée de chaleur, un écureuil s'amuse à sauter de branche en branche, tu adores voir son magnifique panache roux, les grillons s'en donnent à cœur joie.

Le chien du voisin aussi d'ailleurs. Ils sont arrivés hier soir avec celui que vous avez rebaptisé « Casse-pieds ».

Es-tu toujours obligée de noircir le tableau ?

Es-tu toujours obligée de te raconter des histoires ?

Je ne me raconte pas d'histoire, je trie les souvenirs, ce n'est pas la même chose.

Mamie arrive alors avec un petit plateau, te tend une assiette avec ta tartine, elle en porte une aussi à ton frère installé devant le théorème de Pythagore puis s'installe à côté de toi avec un thé.

Tu prends l'assiette en la remerciant et tu poses ta tête sur l'épaule de cette femme fragile, mais empreinte de cette fierté qui la tient debout malgré tout et qui sait te reconforter quand ton cœur est lourd, lourd du manque de ta mère partie pour son travail, lourd de la place que tu ne trouves pas vraiment dans cette famille décomposée, lourd de ce grand-père si froid, dur. Quelles sont douces ces minutes suspendues. Puis tu croques dans le pain à pleines dents en fermant les yeux. Quel bonheur ce goût sucré, le croquant de la tartine, bientôt le miel coule à travers les trous et tu te retrouves recouverte de ce nectar collant, sur le menton, les joues, les mains, les bras, les jambes, les pieds.

Tu exagères un peu la scène ! Les jambes et les pieds, peu probable puisque tu manges avec délice, certes, mais précautionneusement au-dessus du plateau. Ta grand-mère sourit de te voir ainsi badigeonnée, tu te dépêches alors d'aller te laver les mains et le visage, si le grand-père te croise dans cet état, il ne va pas apprécier et probablement que toi non plus crois-moi.

Pour elle c'est déjà le retour derrière les fourneaux. Pour toi il ne va pas être agréable ce déjeuner, les sardines attendent dans le

réfrigérateur, mais ce n'est pas grave, tu as eu ton moment de bonheur ce matin et lorsque tu seras assise à la table, pendant plusieurs heures, puisque tu ne pourras toujours pas avaler une seule bouchée de ce poisson cru, peu t'importera puisque tu pourras te réfugier dans le souvenir de la tartine au miel.

Toi, ici et là

Te voici à Paris

Quel sentiment de liberté, loin de ceux qui ne savaient pas qui tu étais. Tu as passé une grande partie de ta vie d'enfant à essayer de trouver ta place. Tes parents n'ont pas cru que, suffisamment solide et décidée, tu allais être toi désormais. Ils te pensaient encore fragile et insouciant, incapable de prendre ta vie en mains. Tu es amoureuse, cela fait toute la différence. Vous serez deux à présent pour affronter les lendemains.

Te voici à Châtenay-Malabry

Ton ventre est tout arrondi. La promesse à venir te porte, te nourrit, te renforce, te pose. Un peu peur peut-être, vais-je être capable ? Les mots de ta famille te reviennent, ils résonnent en toi et te font douter : « Tu n'es pas capable, tu ne sais pas, tu ne peux pas... » Mais les mois qui passent et la vie qui grandit te rassurent et t'apaisent, ce petit être va faire de toi une mère, lorsque les douleurs feront place à la douceur, lorsque ton regard croisera le sien, lorsque le monde autour n'existera plus dans ces minutes où la mère et l'enfant se rencontrent, tu sauras alors, rassure-toi, que tu as fait le bon choix.

Te voici à Dax

Dans le grand jardin familial, la journée promet d'être douce, la famille est réunie. Tes grands-parents, ton frère, ta tante, ton père, le chat, le chien. Tu cherches encore aujourd'hui les images de ce père dont tu n'as aucun souvenir. Une photo de mariage trouvée un jour dans un tiroir de commode, la seule chose que tu as de lui. Quand tu regardes ton frère, tes fils et toi, tu vois bien la trace de ta lignée sur vos visages. Pour le reste, tu ne sauras jamais qui il était, toute cette génération s'est éteinte désormais.

Un nouveau livre s'écrit à présent, il te manque un bout de ta vie, peu importe, les liens familiaux sont solides, ils vont guider ta plume.

Aujourd'hui, tu suis le sentier forestier qui monte vers la maison de Chateaubriand. Il est encore tôt, le parc est à toi. Il a plu cette nuit, nous sommes en automne. Quelle joie de retrouver cet endroit, pour cinq samedis d'atelier d'écriture. Le sol est humide, parfois glissant, les feuilles font un tapis coloré, les oiseaux t'accueillent de tous les côtés, enfin la bonne odeur de sous-bois. Tu profites de ces quelques minutes précieuses. Eudore, le chat de la maison, vient te saluer d'un miaulement rauque. Un instant de partage, un vrai cadeau. La journée va être belle, n'oublie pas de remercier.

Te voici à Aubusson

Monsieur P t'aime pour ce que tu es.

Monsieur P t'aime pour ce que tu n'es pas.

Tu te sens vivante et pour la première fois quelqu'un te regarde.

Il ne demande rien et vous vous donnez tout.

Te voici à Limoges
Sur le quai de la gare Limoges-Bénédictins.
Nouvelle vie, nouvel amour, nouveau travail.
Voiture 16, place 6, arrivée gare Montparnasse
à 10h10,
Monsieur JP t'attendra...

Te voici à Fontenay-aux-Roses
Les premières douleurs sont apparues hier soir.
Dans quelques minutes la sage-femme posera
sur ton cœur ton deuxième enfant. À nouveau ce
bonheur, à nouveau cette intensité incroyable, à
nouveau la douceur et la beauté de la rencontre.
Lorsque son père et son frère te rejoindront tout
à l'heure, tu sauras pour toujours la puissance de
l'amour.

Aujourd'hui tu es dans la bibliothèque de
Chateaubriand. Vous êtes réunis pour un atelier
d'écriture. L'exercice est difficile mais passionnant.
Jouer avec les mots, transformer le réel par le
langage. Tu regardes autour de toi, cet endroit est
magique, peut-être même habité par celui qui vint
s'y réfugier en 1807. À l'époque les arbres étaient
si petits, dit-il, qu'il leur « donnait de l'ombre quand

je me place entre eux et le soleil ». À présent, les pins, sapins, mélèzes et cèdres s'élèvent majestueusement et protègent de leurs branches et feuillages le promeneur qui peut désormais venir se perdre dans cette verdure apaisante.

Te voici à Chartres

Il fait chaud, il fait beau, nous sommes en plein mois d'août. Les terrasses des cafés sont bondées de monde. Les gens sont libérés de ces deux dernières années difficiles pour nous tous. Virus, confinement, interdictions... Tu t'apprêtes à vivre une expérience incroyable. Cette cathédrale gothique fin XII^e-début XIII^e, renferme en sa nef un labyrinthe. Le parcourir sera pour toi un cheminement d'une intensité extraordinaire. Une invitation à la méditation vécue aussi bien avec le corps qu'avec l'esprit.

Te voici à Sceaux

Tu t'y es installée il y a quelques années, tu y as élevé tes enfants. Ils sont adultes à présent. Quand tu les regardes, tu mesures le chemin parcouru, malgré les embûches et les difficultés. Ils sont devenus de belles personnes, tu vas pouvoir

partager le flambeau familial et vous allez, ensemble, réparer le passé, et construire l'avenir.

Te voici à Toulouse

Ta maison, ton havre de paix, murs solides, protégeant chaque été ta famille et tes amis du tumulte extérieur. Bonheurs simples : les parfums du jardin, le chant des oiseaux, éclats de rire des petits, ronronnements du chat, tendresse de Monsieur F. La petite fille perdue est devenue une femme accomplie. Passé, présent, futur, tout cela n'a plus aucune importance. Le moment est précieux. Si le paradis existe, c'est ici et maintenant.

Aujourd'hui, tu redescends le sentier forestier de la maison de Chateaubriand. Les ateliers d'écriture sont arrivés à leur terme. Comme d'habitude tu es un peu triste, car l'aventure fut incroyable. Tu as rencontré de belles personnes : Jacques-François, Anne, Carmen, Caroline, Michka, Nicole, Olivia, Stéphanie B., Stéphanie V. Vous avez partagé tant de beaux mots, ri, émus parfois par des textes d'une puissance émotionnelle rare. Tu ne sais pas si la vie gardera cette complicité, mais ces moments en commun dans un lieu unique, tu ne les oublieras jamais, ça c'est certain.

Lettre à Chateaubriand

Cher François-René,

J'espère que vous me pardonneriez cette familiarité. Cela fait quelques années désormais que j'ai la chance de flâner dans le parc de votre magnifique désert d'Aulnay et que je participe à des ateliers d'écriture dans la bibliothèque de la maison. Parcourir chaque fois une partie de votre œuvre littéraire, guidée par un écrivain, me permet de vous connaître un peu.

J'ai sous les yeux un texte de vous nous contant votre tempétueuse naissance. Une phrase me submerge : « J'étais presque mort quand je vins au jour. »

Quelle incroyable similitude avec mon histoire. Ma naissance a été pour ma mère un moment long pénible et douloureux. Je suis restée plusieurs jours entre la vie et la mort. Petite et déjà confrontée à la difficulté de trouver ma place.

Le miracle eut lieu, paraît-il, trois jours plus tard. J'avais décidé de rester. J'avais gagné mes deux premiers combats.

Sachez, Monsieur, que la gamine transparente que j'étais dans cette famille décomposée, recomposée, alourdie par les secrets, mensonges, non-dits, pose sur le papier les mots des maux. C'est à chaque fois une traversée rocambolesque faisant remonter à la surface un flot de questions qui désormais resteront sans réponse. Nous sommes mon frère et moi à la tête de la flottille familiale, nous allons mener notre barque enrichis des expériences passées, naviguerons à vue la plupart du temps, éviterons autant que possible les écueils de la vie.

Chaque heure passée à écrire entourée de vos livres, est toujours source d'une douloureuse et extraordinaire rencontre avec moi-même.

Monsieur le Vicomte de Chateaubriand, quel privilège de pouvoir régulièrement visiter votre paradis de la Vallée-aux-Loups, de sentir votre empreinte encore très présente en ce domaine et de partager avec vous quelques minutes d'éternité.

Je vous prie de croire, Monsieur le Vicomte, à mon éternelle reconnaissance.

Nicole

Tu te prénomes... Nicole

N majuscule avec sa diagonale qui le fixe un peu rigide ; en minuscule « n » plus doux comme un ruban, il pourrait s'étirer comme une chenille à la découverte du monde. C'est un peu moi hésitante entre austérité et fantasme.

i discret en minuscule malgré son point indispensable ; il devient plus imposant en majuscule.

C comme curiosité ; ouvert pour capter le monde, découvrir.

O tu roules, tu dévales les pentes au risque de tomber mais n'est-ce pas cette audace qui t'anime pour embrasser la vie. Autre version : les lèvres s'arrondissent pour te prononcer, tu inclines à chanter, à vocaliser, tu dévales aussi les pentes au risque de te briser.

L comme des ailes, léger, souple en minuscule, insouciant, *L est belle*.

E indispensable bien que souvent discret ; on ne pourrait s'en dispenser.

Le grenier de la fausse mémoire

Tu erres dans ce grenier poussiéreux, sombre, seul un rai de lumière filtrant au travers de la porte en bois disjointe diffuse une légère lumière intimiste propice à la rêverie.

Tu as oublié tout ce qui se cache dans ces cartons éparpillés et ta curiosité pointe. Quels objets réveillant des souvenirs doux ou douloureux susceptibles de ressusciter les absents te permettront de fantasmer ?

Tu es impatiente et pourtant tu hésites, par quel carton commencer ? Les informations mentionnées sont panachées – brocante, souvenirs, livres, fragiles – par lequel commencer, tu hésites sans trop maîtriser ce que tu crains. Enfin te voilà décidée, avec précaution tu t'empares des secrets « fragiles ».

À la découverte des escargots, des coupes, des ravieres en porcelaine dorée, œuvre de ton oncle, tu te sens transportée au Canada où il vivait et tu songes aux doux moments de complicité partagée ; enfant unique tu vouais à cet oncle un sentiment fraternel comme envers un grand frère. Tu souris à la jalousie toute relative de vos conjoints respectifs de cette osmose. Et si tu ressuscitais ces antiquités, pourquoi pas ? Elles décoreront la table à la prochaine réception.

Quelle grand'mère merveilleuse, toujours présente et attentive à tes bavardages au retour d'un après-midi dans les magasins, tu lui présentais tes achats, tu lui racontais tes découvertes, tu décrivais les vêtements qui t'avaient séduite et prestement elle plongeait dans ses catalogues de mode pour choisir ensemble les modèles qui te tenteraient. C'était une magicienne en tricot et en couture, de nos jours elle aurait pu être une « Chanel ». Tu extrapoles, tu fantasmes, déçue de n'avoir pas hérité de ce don.

Te souviens-tu de cette salopette en tissu à carreaux que tu portais fièrement pour patiner à la Galerie des Glaces avec un pull tricoté main avec motifs ? Tu étais admirative de ce don malgré parfois la gêne ressentie lorsqu'elle tournoyait autour de certaine personne pour copier son vêtement.

Tu as fouillé encore et encore pour découvrir un carton de poupées avec leurs vêtements et tu songeais aux journées fabuleuses passées avec une amie à jouer à la maman. Et ce petit lit en bois et l'armoire qui miraculeusement tente ta petite fille pour ses enfants qui ont sauté de joie en découvrant ces merveilles que tu t'es précipitée à leur offrir. Que de bonheur et de fierté ressentis de faire revivre ton enfance avec cette grand'mère fabuleuse inconnue de tes enfants.

Tu nourris à son égard une affection sans faille et aussi une profonde tristesse à la pensée de sa vie laborieuse adoucie par le retour de ses enfants débarquant de leurs pays lointains où ils s'étaient fourvoyés. Tu gardes de l'éducation de ta grand'mère, que tu appelas Mémère, une influence dans ta vie de tous les jours. Tu revis parfois les doux instants où vous restiez silencieuses, tu la regardais repasser, cuisiner, elle te disait toujours « regarde-moi pour apprendre » !

Tu te souviens de ses réceptions, de son colin reconstitué qui t'ébahissait, trônant sur une table élégante autour de laquelle la place du pauvre était toujours réservée.

Tu l'imagines fière si elle pouvait te voir maintenant entourée de ta petite famille.

Tu déplores de n'avoir pu la recevoir, elle vous avait déjà quittés lorsque tu t'es installée.

Toi, ici et là

Te voici dans cette jolie maison à Montauban, allongée sur un transat, l'eau de la piscine scintille et le bruissement des feuilles du peuplier dispense une douce harmonie.

Tu te sens bien.

Serait-ce le bonheur ?

Tu erres inlassablement dans ce quartier emblématique de Saint-Germain-des-Prés qui t'a ensorcelée.

Tu aimes les vitrines de ces magasins de luxe qui font rêver.

Tu aimes flâner dans les galeries dont les tableaux enchantent le regard.

Tu es sur ta terrasse, entourée de verdure, les oiseaux gazouillent, aucun bruit importun.

Ton corps se détend, ton âme est sereine, tu dégustes ce moment ineffable.

Tu es en avance pour ton rendez-vous, entourée de terrasses avenantes, tu t'installes à une table et tu regardes la rue.

Miroir de la faune parisienne qui cependant varie d'un quartier à l'autre, les gens de Montparnasse sont différents de ceux de Saint-Germain.

À Saint-Germain la désinvolture se teinte d'une certaine distinction toute spécifique.

Tu t'éveilles, tu es triste, tu as oublié tous tes projets et sans projet la vie est insipide.

Tu te laisses bercer, oublies le temps qui s'égrène puis en un éclair te voilà disposée à franchir toutes les mers et les océans.

Tu te prépares et sitôt ton café dégusté tu files voir une exposition.

Te voici à l'atelier des lumières, Dali s'expose sur les murs au son d'une douce mélodie, tes yeux sont

enthousiasmés par ce flot de couleurs et de sons entremêlés qui t'enivre.

Tes yeux sont clos, tu savoures dans l'extase ce doux moment.

Lettre à Chateaubriand

Monsieur de Chateaubriand,

« Ma mère m'infligea la vie », dites-vous dans vos *Mémoires d'outre-tombe*.

Vous me voyez sidérée ; votre vie est un roman ; voyageur, guerrier, ambassadeur, vous avez laissé une empreinte indélébile.

Je vous admire, cher François-René, pardonnez-moi cette liberté, vous avez hérité de la forte personnalité de votre géniteur dont le courage et l'esprit d'ordre l'avaient fait connaître. Bien qu'il conservât l'habitude de souffrir de rigueur de caractère, il ne vivait que pour rendre à sa famille l'éclat qu'elle avait perdu. Les circonstances ont placé dans votre berceau une image de vos

destinées et permis de ressentir que vous seriez voyageur livré au caprice des vents et du sort.

Évidemment votre extrême sensibilité vous a emporté dans des bourrasques existentielles mais vous avez aussi rencontré des bonheurs ineffables, complicité avec Lucile, évasion avec votre frère, épanchement avec votre mère. Seule ombre : l'héritage du prénom de votre frère. Et vos errances dans la nature remplies de découvertes et dévoilant votre imaginaire intemporel.

Savez-vous que la Vallée-aux-Loups n'est pas éteinte : son parc merveilleux avec ses arbres de tous horizons accueille un nombre impressionnant de visiteurs et que de multiples activités y voient le jour. C'est ainsi que j'ai découvert un atelier d'écriture qui se déroule dans la bibliothèque de votre maison, ce qui m'amène aujourd'hui à converser avec vous, n'est-ce pas extraordinaire ?

Je n'ai malheureusement pas votre don d'écrivain, vous comprendrez cependant ce « côté pragmatique » qui dissimule à regret ma sensibilité exacerbée.

J'oubliais : j'ai été très intéressée par les descriptions que vous faites des Indiens d'Amérique. Vous aviez déjà compris que leur culture disparaissait.

Je ne voudrais pas abuser bien que votre temps ne soit pas compté, petite taquinerie, mais permettez-moi de vous remercier de m'avoir permis de retrouver le chemin de la Vallée-aux-Loups.

Avec toute ma reconnaissance.

Nicole

Stéphanie B.

Tu te prénomes... Stéphanie

Ça commence avec le **S**. Il est idiot ce S, il est incapable de rester seul. Il est forcément accompagné du **T** et du **É**. « Sté ». Comme si on trébuchait. « Sté ». Quand tu avais 8 ou 9 ans, on t'a confié l'étymologie de ce début et le lien, joli tu en conviens, avec les étoiles. Stella, stellaire, alors qu'en fait, ce « sté » t'a toujours clouée au sol.

Puis vient le **P**. C'est peut-être le plus malin puisque personne ne l'entend. Accompagné du **H** dans un duo improbable, ils se travestissent. Et ils autorisent le « stef ». Il est à double tranchant ce « stef », à la fois diminutif et trop familier, et surtout il a le super pouvoir de transporter quiconque le prononce dans un autre espace-temps. Essayez, vous verrez, « stef » et on est directement à

Monaco, avec son rocher et sa météo difficile.

Ensuite et pour finir, il y a « **anie** ». Qui est déjà un prénom en soi, qui pourrait tenir tout seul mais que dans ton cas, on a jugé bon d'alourdir. « Anie », le prénom de ta mère, sur le registre de l'état civil était déjà gravée ta condamnation à finir en psychanalyse.

Et puis, il y a le tout. Stéphanie. Un prénom introuvable sur le calendrier, réservé aux érudits qui auraient souvenir du gentilé des habitants de Saint-Étienne. Une fête le 26 décembre, la meilleure date pour être oubliée, tant dans les familles les parents sont gavés, littéralement, cette journée-là.

Stéphanie, les étoiles, le Rocher et ta mère. Stéphanie, comme un défi d'exister et d'être toi.

Le grenier de la fausse mémoire

Ta mémoire est vide de véritables souvenirs. Si tu es honnête, tes seuls souvenirs sont des photos, certainement prises par ta mère. C'est drôle de se dire qu'il peut ne rien rester d'une part de toi qui

a vécu puis a disparu. Comme si après la mémoire, même ton corps avait renoncé à conserver une trace de l'événement. Comme s'il avait fallu l'écarter pour faire de la place à autre chose, à un autre souvenir plus joyeux ou plus traumatisant, plus phénoménal certainement et qui n'aurait pas supporté de cohabiter.

Un cheval à bascule, donc.

Il en existe deux photos. Et si tu écoutes ce qui bat au creux de moi lorsque tu les observes, tu entends le bruit de l'apaisement. Il est gigantesque, évidemment, à côté de toi qui dois avoir 5 ou 6 ans. Il sent un peu le plastique, certainement ce pelage plus ou moins artificiel, années 80 obligent. Et surtout, il n'est pas vraiment doux. Il a ce côté âpre lorsqu'on y passe les doigts et ça crisse, presque à en faire serrer les mâchoires. Mais voilà, c'était TON cheval à bascule et tu avais cette faculté si pratique qu'ont tous les enfants du monde : parer la moindre chose anodine, peut-être davantage encore quand elle est un peu moche, de pouvoirs extraordinaires. C'est ainsi que tu as beaucoup voyagé avec ce cheval en peluche. Un peu sur son dos mais la plupart du temps il n'y avait personne pour t'y hisser, beaucoup comme cheval d'un attelage princier que tu équipais au fond du jardin. La balançoire à deux places était la calèche, un drap

piqué au fond d'une armoire constituait la maigre carrosserie, deux bouts de ficelle pour les rênes, ta sœur parfois en guise de cocher et ce pauvre cheval devait parcourir des milliers de kilomètres immobiles.

Ces jours-là, tu restais en chemise de nuit parce que c'était le seul vêtement long que tu possédais et toutes les princesses portent des robes longues, n'est-ce pas ? Tu donnais un petit coup sur la balançoire et ce mouvement si léger était le signal pour pousser quelques « huuuuuuu » stridents qui immédiatement faisaient galoper l'animal. Car oui, même sans bouger, tu pourrais le jurer, il galopait.

Il ne s'est jamais plaint, il n'a jamais eu besoin de soins après tant de labeur et il l'ignore, où qu'il se trouve désormais, mais il t'a menée dans tous les plus grands royaumes de ton enfance.

Tu es là et en fermant les yeux, je te vois. Tu es là devant ce grand capharnaüm, les bras un peu ballants à te demander tant de pourquoi. Et tu leur en veux, à ceux qui ont vécu là, tu regardes tout autour de toi et tu enrages, tellement, d'avoir toute leur vie davantage aimé les objets que les gens. Évidemment, c'étaient tes parents, évidemment, il

fallait bien les aimer mais là, sur la dernière marche de l'escalier, il y a cette compagne sur tes épaules, un peu de la détestation de constater qu'ils ont mieux ménagé leur bric-à-brac que tes sentiments. Alors, tu prends une grande respiration, un peu la dernière, avant de plonger en apnée dans la grande fouille du grenier.

Tu frémis devant l'océan de plastique, tout est enrubanné, tout est scotché, aujourd'hui le passé sera cellophané.

Il y a les objets que tu reconnais. C'est facile d'avoir de l'empathie pour ce qu'on a connu. Le vieux canapé du salon, ses franges sont irrégulières, travaux pratiques avec la paire de ciseaux aux alentours de tes 4 ans qui ne se sont pas bien finis ; l'échelle du grand-père, il était charpentier ; une ou deux poupées déglinguées, elles appartenaient à ta sœur et tu entends d'ici ses cris de joie s'il te prenait l'idée de les lui ramener ; une lampe vraisemblablement défaillante ; quelques pneus dégonflés ; une vieille malle qui instantanément alimente tant de fantasmes, parce qu'un trésor est caché dans toutes les malles des greniers tant qu'on ne les a pas ouvertes pour vérifier, n'est-ce pas ? Et puis non, c'est cette armoire que tu décides d'ouvrir en premier. Une haute armoire à double porte, un côté étagère, un côté penderie.

Et elle est là, intacte. Intacte uniquement dans tes souvenirs parce qu'en y plongeant le nez, tu la retrouves grignotée de tant de trous. Tu regrettes qu'elle n'ait pas bénéficié d'une couverture de plastique, elle aussi. Ils ne la savaient pas essentielle, pourquoi l'auraient-ils protégée ? La robe de ta mère. Celle des dimanches, celle des repas de famille, celle des seuls jours où tu pouvais te glisser sur ses genoux parce que pour quelques heures, ta mère était assise, empêchée de vaquer à tout ce qui sinon l'accaparait. La robe sur laquelle il y avait vos odeurs mêlées, la robe dans laquelle elle était mère avant d'être ménagère. Tes doigts passent sur le tissu, c'est inconcevable ce que ces trous provoquent en toi. Les larmes gagnent sur la rage. Tu pleures de ce qui n'a pas existé. L'amour d'une mère. Dans tes yeux, c'est le malheur du raté, c'est le désespoir du manqué, c'est l'infinie tristesse du jamais.

Alors tu accroches tes doigts dans les abîmes de l'habit et méticuleusement, tu le déchires en tout petits morceaux de peine.

De toi, une photo pas prise

Tu ne le savais pas, évidemment, mais c'était le dernier été de tes parents. Les derniers jours de leur couple, les derniers temps d'un amour que tu n'avais jamais pensé autrement qu'éternel.

Quelques semaines après, autour de la table de la cuisine, les larmes dans les yeux de ta mère, la colère dans les bras croisés de ton père, ils prononceraient les mots de la séparation et de leurs deux vies qui devenaient étrangères. Après ça, tu apprendrais le double : double maison, double emploi du temps, doubles cadeaux, doubles parents, doubles amours pour une vie qui finalement ne serait plus jamais complète.

Mais avant, c'était l'été. Tu n'avais encore rien remarqué de leurs mains qui oubliaient de se nouer, de leurs lèvres un peu déviées lorsqu'il s'agissait de s'embrasser, du ton de leurs conversations qui montait un peu plus vite, un peu plus fort que les étés précédents. Tu avais 8 ans et cette candeur inégalable : ta mère était une magicienne, ton père un héros, ils vivraient éternellement un bonheur sans faille. Rien ne t'avait préparée à l'idée que bientôt, il faudrait affronter les mots qui diraient la fin de cette vie jolie.

Tu avais 8 ans et tu grimpais les rochers de cette montagne estivale, avançant le reste de ta famille un peu plus bas sur le chemin. De temps en temps, tu te retournais pour les narguer de ton aisance. Ta sœur râlait, ton père tentait de la rejoindre, ta mère penchait la tête légèrement sur le côté, elle se contentait de sourire. De pierre en pierre, tu avais l'audace de sautiller. Tu ne le savais pas, évidemment, mais c'était ton dernier été à sautiller.

En haut du sentier, il y avait cette trouée dans les arbres. Tu les y attendrais en choisissant quelques cailloux qui viendraient alourdir tes poches dans la descente.

Ton père, ta mère, puis ta sœur, ils étaient tous arrivés maintenant. Le spectacle était ahurissant : l'immensité, le grandiose de ces montagnes à 360 degrés, le vertigineux, l'inaccessible et face au majestueux, vous quatre qui avez eu le réflexe de vous serrer. Les enfants devant, les parents derrière, les bras qui se nouent soudainement sans y réfléchir, les corps qui se frôlent encore, les soupirs lancés à l'infini. Un silence gracieux offert par la montagne et qui dépassait simplement les choses humaines.

Si tu avais su, elle était là la photo de ton enfance, face aux cimes pour cette fusion de vos

quatre vies respirant le même air pour la dernière fois.

Toi, ici et là

Il y a toi sur cette plage du lac de Côme. Tes filles qui jettent du pain aux mouettes en piqué. Leurs rires, leurs putains de rires qui rebondissent sur la rive opposée et le suspendu qui ne s'attache qu'aux moments parfaits.

Il y a toi dans le train pour Angoulême. La gorge aussi serrée que le cœur. Le paysage qui défile, l'insaisissable du dehors, et dedans les vies entremêlées de ces passagers qui pour quelques heures ont accepté l'intimité.

Il y a toi rue La Fontaine. Ce bout de trottoir rouge, les volets figés de chaque côté de la porte d'entrée. Les trois marches qu'il fallait gravir, les chaussures qu'il fallait quitter, le tapis immense qui grattait les pieds. Et ce long couloir qui, j'en suis

sûre, abrite encore ton enfance.

Il y a toi à Rome et cette course folle pour sauter dans un train qui de toutes façons t'amènera en retard au rendez-vous suivant.

Et maintenant dans la bibliothèque, dans cette maison gigantesque où Chateaubriand veille, il y a tous ces livres qui te regardent un peu de haut. Toutes ces phrases qui se mélangent aux tiennes et de cette multitude de fragments, tu la reconnais, une musique de l'enfance.

Et maintenant dans la bibliothèque, dans cette maison énorme où Chateaubriand est partout, il y a ton enfance qui rôde. Même si grâce aux mots, elle peut revêtir d'autres costumes.

Il y a toi dans cet appartement minuscule de banlieue parisienne. Il s'obstine à n'accueillir que la peine, jamais personne n'y est tout à fait heureux. Les tours se sont effondrées là-bas sur ta toute petite télé et sur le début de ton indépendance. Cet appartement, c'est la peur pour toujours, c'est le pas qu'on franchit, c'est la bascule dans un monde où être seulement vivant est un critère pour être sacrifié.

Il y a toi et ces chuchotements d'hôpitaux. Ce 22 juin, cette date ne voulait rien dire avant et depuis elles, pour toujours, le 22 juin. Ce jour si singulier où elles sont nées. Leurs corps fragiles, enfermés derrière du plastique. Et les larmes de toi qui ne comprenais pas.

Il y a toi à Sainte-Colome, toi à Arudy, toi à Saint-Astier, toi à Ruffignac, toi à Moisan, toi à Paricat, toi à Saint-Bloma. Toi et lui plutôt, toutes ces fois où l'orage était équitablement réparti entre le ciel et vos cœurs, quand les cris affolaient les oiseaux, quand les gestes imitaient la tempête. Partout où votre amour a trébuché. Généralement, c'était l'été. Mais surtout dans ces endroits, il y a toi qui jures qu'on ne t'y reprendrait pas.

Et maintenant dans la bibliothèque, dans cette maison imposante où Chateaubriand est silencieux, il y a le bruit de l'automne. Les marrons qui s'écrasent au sol. Leur long suicide dont on entend les errements fuyants sur les branches supérieures et puis ce sont leurs miettes sur le sol et tout ce qu'on espère, c'est que nos crânes échappent à leur trépas.

Il y a toi sur la dune du Pyla. Le regard perdu vers ce qui est chez toi. L'eau qui se mélange aux bancs de sable. L'eau qui n'est pas toujours là et inspire et expire plusieurs heures chaque jour. Il y a toi dont le sable glisse entre les mains, écartant chaque doigt vers un nouveau territoire. Tellement mal de ne plus habiter là.

Il y a toi dans cette cuisine, affairée, tournant le dos à la porte. Ses mains qui surgissent et t'enlacent. Ses lèvres sur ton cou et les milliers de frissons.

Il y a toi sur une île grecque. Était-ce Mikonos ? Était-ce Paros ? Les années ont passé, il ne reste que les myriades de maisons blanchies à la chaux incrustées sur la rétine. Je suis jeune, je suis belle, c'est si puissant d'être jeune et beau. Le vent nargue sous ma jupe, le soleil tapote mes joues poupines, les hommes ont les yeux qui me mangent. J'ai l'air d'une déesse, c'est la révélation.

Et maintenant dans la bibliothèque, dans cette maison intimidante où Chateaubriand règne, j'ai froid. J'ai mon âge, j'ai mon corps, il n'est plus temps de se demander pourquoi ni comment. Quelque part plus au nord, il y a deux enfants qui ignorent que j'ai été plus jolie.

Il y a toi à Saint-Maximilien, la mer toujours parce que c'est facile et sans surprise. Cet été-là, tu as eu 30 ans. C'était un été sans charisme, presque invisible et pourtant, tu t'en souviens. C'est le creux qu'il fallait pour te relever.

Il y a toi et toutes ces fois où il ne t'a pas comprise, pas entendue, pas vue. Ces larmes coulées pour rien, ces désespoirs dépensés dans le vide. Toutes ces fois où tu n'as hurlé qu'à l'intérieur de toi.

Et maintenant dans la bibliothèque, dans cette maison colossale où Chateaubriand rôde, tu repenses à cette appétence pour le malheur. Ces mots que tu écris et qui ne sourient pas. Ces moments suspendus dans ta mémoire qui ne sont jamais aussi jolis que peints en gris. Le mystère de la douleur, la rondeur de la mélancolie : qui es-tu du côté du joyeux ?

Et maintenant dans la bibliothèque, dans cette maison prestigieuse où Chateaubriand se tait, tu rends hommage à toutes ces fois où il y a eu toi.

Lettre à Chateaubriand

Monsieur de Chateaubriand,

Tout à l'heure, en gravissant la route goudronnée qui me menait chez vous pour la cinquième fois, j'écoutais les bruits des bois. Les perruches dans les arbres et ce caquètement tout à fait iconoclaste, les glands qui faisaient des chutes à la fois prodigieuses et si lentes, le bruissement des feuilles et les cohortes d'écureuils qui probablement me regardaient franchir la frontière de leur territoire. Je n'ai guère emprunté le petit chemin entre les arbres qui mène jusqu'à votre demeure, je suis souvent venue ici accompagnée d'une pluie suffisamment dissuasive. Je le regrette, ce doit être follement romantique de marcher là. Est-ce de cette allée que vous avez tiré vos plus flamboyants paragraphes ?

La route achevée je suis entrée, comme les quatre fois précédentes, dans cette bibliothèque. Il y fait froid désormais mais on devine son accueil chaleureux autrefois. Ici, je viens pratiquer mon jeu

préféré : aligner les mots, les mélanger, les rayer, les sublimer, les faire obéir aussi un peu, même si je ne suis pas toujours très bonne dresseuse.

Les mots sont mon cadeau, le présent que m'a fait l'existence pour écrire tout haut ce que je pense tout bas. Ils sont mon pouvoir et ma chance, infinie, de n'être plus jamais tout à fait seule.

En posant le regard sur les rayonnages, je repense à ces milliers de feuillets que j'ai usés, à cette somme de phrases qui ont été mes remparts puis mes passerelles. L'encre glisse sur la feuille, le stylo parcourt le papier, j'observe les occupants des lieux et nous avons ce point commun, sublime entre tous : cette mélodie enfermée dans nos cahiers.

J'ai lu quelques morceaux de cette œuvre que vous avez façonnée. Vos pans de mémoire, de la tombe ou d'avant, qu'il faut vous imaginer ressortir de leurs abîmes, légèrement transfigurés. Peut-être qu'un jour, j'arriverai moi aussi à sublimer mon passé, à devenir à l'écrit ce double, légèrement parallèle, aux côtés de celle que je suis vraiment.

Enfin ce soir, il me faudra repartir. Je penserai à vous, descendant entre les marronniers, à ce qu'il faut de folie et de souffrance pour passer une vie à écrire. Je serai pleine de reconnaissance aussi d'avoir respiré les mêmes lieux que vous. Sur vos

traces, sans la prestance, sans le grandiose, sans la renommée mais avec fierté.

Votre bien dévouée apprentie écrivaine.

Stéphanie V.

Tu te prénommes...

Prénommer un être vivant avant la naissance est une coutume étrange. Lui donner un nom, avant même de le rencontrer, avant de sentir de quelle étoffe est tissée son âme, c'est comme vouloir diriger le chemin d'une vie avant qu'elle puisse se déployer seule.

Tu as lu que chez certains peuples natifs, les parents attendent plusieurs mois avant de donner un prénom à leur enfant. Dans d'autres temps, et au sein d'autres tribus, les noms de chacun évoluaient en résonance avec leur transformation personnelle et les étapes de vie qu'ils parvenaient à franchir.

Pour tes parents, à ta naissance, tu es devenue Stéphanie. Tu aurais dû être Mélina, mais les

souffrances de ta mère en couches lui ont adjugé d'office le droit de choisir seule ton prénom. Tu es donc devenue Stéphanie.

Ce « S » était annonciateur du chemin à venir. « S » comme soumission, faisant des boucles, tournant autour des obstacles, pour ne pas faire de vagues, mais s'échapper quand même, ou du moins se préserver. Un « S » pour le soi, que l'on oublie, pour les mensonges qu'on lui fait, la culpabilité dont on l'inflige. Ce « S », c'est aussi le sifflement du serpent dans la bible, sa tentation du savoir. Parce que oui, la Bible a menti : c'est bien en croquant le fruit que l'on accède au monde, que l'on accepte son expérience, que l'on comprend l'invisible et ses trames. Alors l'aventure peut commencer. Avant, il n'y a rien. Ce « S » de Stéphanie, c'est ce qu'il faut de revirements, de pertes et de réassurances pour revenir à soi, et accepter la pomme et sa sagesse.

C'est pour cela qu'aujourd'hui, tu es devenue autre... tu es devenue Awena... tu es en train de la rejoindre en tout cas. Awena, c'est le prénom que la femme médecin t'a donné lorsqu'elle t'a fait naître à toi-même. Le prénom que tu avais sur tes

lèvres au moment même où elle l'a prononcé. Ce prénom que tu sens vibrer à l'intérieur de toi parce qu'il est juste.

Tu deviens Awena...

Avec un « Aa », pour la possibilité renouvelée de l'extase, de l'émerveillement devant toute chose.

Et un « w » qui, lorsqu'il est rond et précieux, ressemble à la danse d'une petite feuille dans le vent, une petite feuille qui s'envole et tourbillonne, des cieux jusqu'à la Terre, de la Terre jusqu'aux cieux. Car tu te sens être cette feuille perchée sur l'Arbre de vie, observant le monde et agissant dans l'immobilité. Et tu sais que bientôt tu voleras pour redevenir humus. Et cela te va. Cela te va.

Dans Awena, il y a le « E » majuscule de celle qui se tourne vers l'avenir, parce que le passé est pardonné, parce qu'il s'est transformé en histoires, des histoires qui font rire et que l'on partage au coin du feu comme des légendes...

Et puis ce « N » affirmé, droit, dressé, qui cherche en terre des racines profondes, et en l'air la respiration d'une vie nouvelle. Très loin vers le bas, très loin vers le haut... car rien n'est immobile, même s'il semble l'être pour nos yeux d'hommes.

Awena...

En celte, cela signifie : celle qui a été touchée par l'esprit, celle qui est inspirée. Puisses-tu être digne du cadeau que tu as reçu.

De toi, une photo pas prise

Quinze ans et demi. Les vies des femmes ont le pouvoir de basculer à cet âge. On flirte alors avec une frontière que l'on croit imaginaire, et on ne s'aperçoit pas du précipice qui s'ouvre sous nos pieds.

Cet été-là, l'été de mes seize ans, le précipice s'est ouvert. Je n'ai pas de photo de moi juste avant, sur le départ... avant que tout bascule. Dans ma mémoire, j'avais le regard vif et joyeux, les joues rondes et roses et le corps tendu vers l'aventure. Et puis aussi, un T-shirt un peu trop court, des Dr. Martens aux pieds, et l'enthousiasme chevillé au corps. Je partais seule... pas pour la première fois, mais presque.

J'ai pris le train de nuit, me suis fait des amis. J'ai peiné dans les montagnes, marché soutenue par les autres. Je suis partie loin, avant de revenir.

Et puis tu m'as vue. Si tu ne m'avais pas remarquée, si alors j'avais échappé à ton regard, ma vie aurait été toute autre. Mais tu avais saisi en un instant ce qu'à présent tu allais essayer de retenir par tous les moyens. Et moi, je n'aurais plus jamais le regard de cette photo, le regard lumineux, intouché, ce regard sur lequel l'ombre ne s'accrochait pas.

Car tu es devenu mon ombre. Le jour de mes seize ans, tu m'as offert ton recueil des *Fleurs du mal*, tu as parlé toute la nuit au lieu de célébrer la joie. Je t'ai écouté, pensant que c'était cela « aimer », quelque part entre se confier et s'accorder à l'autre. Je t'ai écouté en me sentant comme absorbée, anesthésiée...

J'aurais pu, si j'avais compris alors que la vie était danses, chants, partages et joies... j'aurais pu te laisser glisser sur moi, ne te laisser aucune prise, ne pas donner suite à tes nombreuses lettres incompréhensibles. J'aurais pu te laisser choir et vivre.

Mais non... alors tu es devenu mon ombre, l'ombre noire et angoissée vivant à mes côtés,

pendant de si longues années. Étrangement, cela m'a évité de voir celle qui grandissait en moi. Noir ou lumineux, le couple est une danse qui se joue à deux, toujours à deux.

Ça a été long toutes ces années avec cette impression d'être enfermée... enfermée en soi-même.

Alors aujourd'hui parfois, je repense à cette photo qui n'a pas été prise, cette photo de moi juste avant toi. Et j'aimerais me dire que j'ai toujours ce regard lumineux, que l'ombre n'a fait que passer, car une partie de moi conserve cet espoir de rester intouchée par la vie.

Et l'autre partie, celle que j'ai appris à aimer, cette autre partie de moi où réside ma vitalité, mon apprentissage... celle-là sait. Elle sait que la vie marque de son œuvre ceux qui acceptent d'être transformés par elle. Elle sait que l'ombre est en elle-même, tapie au creux de son ventre. Elle sait que la lumière et la joie s'invitent à la table lorsqu'on les convie d'abord.

Et je sais que, se perdre longtemps dans l'ombre est parfois la seule manière de trouver sa propre lumière.

Je, dans l'imposture

Treize.

Sursauter dans la rue à chaque bruit étrange.

Treize.

Voir la ville basculer et jouer la comédie de la joie.

Treize.

Comprendre que la violence inscrite en chacun de nous ne guérirait pas, jamais. La plaie, même réparée, deviendrait le socle d'un continent qui s'effrite. Des pays qui s'éloignent, les territoires du moi qui deviennent étrangers à eux-mêmes.

Ce jour-là, j'avais trop travaillé, d'un travail auquel je ne parvenais plus à donner du sens. Le soir de ce jour-là, comme tous les autres Parisiens, harassés par une semaine de travail en apnée, j'avais envie de m'assourdir. Il fallait boire et faire semblant de fêter... la comédie de la joie proposée par notre société pour honorer son existence. Aujourd'hui, je trouve cela étrange. À l'époque, c'était tout à fait naturel. Déjà absurde, mais naturel.

Ce soir-là, le 13 novembre, au lieu de me diriger comme d'habitude vers la Roquette, j'ai tourné à

droite en sortant de chez moi. J'avais repéré ce lieu un peu plus haut dans ma rue, et j'ai commencé à remonter Charonne.

Devant moi, une voiture est passée à toute vitesse. L'un des passagers était debout, le torse sortant des fenêtres. J'ai pensé : « C'est soir de match peut-être ? », et j'ai continué à marcher.

Juste derrière cette voiture, une autre voiture. Une voiture qui avait vu et qui avait compris. Le conducteur, seul, a crié : « Attention, ils sont armés ! » J'ai entendu ces mots. Ils ont résonné dans mon corps, mais ma tête n'a pas semblé les comprendre. Alors j'ai continué à marcher.

À quoi pensais-je à ce moment-là ? À des contrariétés, à ma semaine, à ce qui ne s'était pas déroulé comme prévu ? Au contrôle de ma vie peut-être, à cette idée que je pouvais faire mieux, mieux prévoir, mieux réaliser, mieux accomplir. Mieux.

J'ai continué à marcher en direction de la *Belle Équipe* jusqu'à ce que mon corps se fige, traversé par le bruit des détonations, engourdi par l'effroi. J'ai écouté les balles se déverser sans distinction.

Ça a duré longtemps !

Et longtemps après seulement, j'ai eu l'impression d'entendre des cris. Et de sentir les corps s'éparpiller autour de moi. Quelqu'un m'a

prise par la main, et m'a poussée jusque dans une autre rue. Je me souviens de ceux assis par terre, ceux qui se tenaient la tête dans les mains. Je me souviens aussi de ma passivité, de mon sentiment d'impuissance, et de la peur aussi. La peur.

Après, il y aura les chaînes d'information en boucle pour avoir l'impression de comprendre, de savoir... pas la radio comme d'habitude, non... la télévision, parce que les images de l'horreur, ça absorbe. On les regarde comme pour se persuader que c'est vrai... ou peut-être est-ce l'inverse, ça nous aide à tout mettre à distance... surtout nos émotions... et on bascule dans le sentiment que tout est fiction.

Après encore, il y aura l'urgence de vivre, l'envie de changer, la perception juste de notre fragilité.

Et aujourd'hui, grâce ou à cause de cela, il y a une femme qui n'accepte plus d'oublier, une femme qui se souvient de respirer, et qui cherche du sens là où il y en a, dans les liens qu'elle apprend à nouer.

Il y a aussi, au creux de cette femme et au creux de tous ceux qui se sont laissés traverser par la conscience de leur vulnérabilité, une faille ouverte, un passage sombre creusé dans la roche de leur existence, mais où pointe, tout au bout, une faible lueur.

Toi, ici et là

Tu es là, sur les bords de la Loire,
Où la fête grandit et s'étale,
À l'intérieur de toi aussi.
Les danses,
Les lumières colorées des guinguettes,
La joie contagieuse.
Tu sens la vie circuler à nouveau,
Palpitante comme un cœur d'enfant.
Pourtant, ton ventre est vide.
Tu ne seras pas mère.

Tu es là, dans l'église de Vitry,
Un cercueil à tes côtés.
Ta grand-mère t'est restée étrangère.
C'est maintenant que tu comprends,
La vie entravée, le mariage forcé,
Une porte close s'ouvre doucement.

Et tu es là, à Atina, entourée des collines et du
soleil

Qui se reflètent dans le tonneau d'eau froide
Où ton corps d'enfant s'agite et frétille.
Ton œil s'élargit
Pour tenter de saisir
Plus encore
De collines, de beautés, de soleil.

Et aujourd'hui,
Aujourd'hui tu es ici,
Dans la demeure de Chateaubriand
Cette grande maison qui respire
Comme un poumon rouge en santé
Une promesse de renouveau.

Et tu es là aussi, à Montréal,
Dans un restaurant japonais.
Tu racontes à ton amie quelques années en
quelques mots,
En regardant les neiges de mars tomber par la
fenêtre close.

Tu es là, à Bruxelles, juste avant l'été,
Les parcs sont remplis de voisins et d'amis,
Tu les regardes en souriant.

Et tu es là aussi, à Marseille,
La plage rouge des corps nus
Qui se baignent et s'allongent.
Et la vue sur la baie depuis le Pharo.
Tu es seule, et tu ne l'es déjà plus.

Tu es là, à Sian Ka'an,
Dans cette baie préservée aux confins du
Yucatan.
Le ciel est rempli d'ibis et de spatules roses.
Et cette nature intouchée provoque un
inquiétant réveil :
Nos villes sont-elles les reflets de nos peurs ?

Tu es là, au Corcovado, dans la base de rangers,
Allongée sur le lit du dortoir à ciel ouvert.
Tu entends les moustiques se heurter
Contre le voile qui entoure ton matelas.
Et tu entends surtout, au-delà,
Les êtres vivants chanter le sommeil à venir,
Et leurs voix s'harmoniser,
Pour créer au-dessus de nos têtes,
Un dôme mordoré et protecteur.

Tu ne t'es jamais sentie aussi sereine.
Il n'y a ni voiture, ni avion,
Aucune trace de ce que nous appelons
modernité.
Et pourtant, tout est si plein, si intense.

Et aujourd'hui, tu es ici,
Au cœur de la Vallée-aux-Loups.
Et tu penses au hurlement sauvage,
Ce hurlement de liberté et de fierté,
Poussé au sommet d'une montagne.
Tu penses à la terre transmise et préservée.
Tu penses au dialogue muet,
Échangé avec un rouge-gorge,
À ces apprivoisements inquiets et éblouis
Hommes domestiqués, animaux sauvages.
Et tu te demandes comment renouer
Le lien oublié ?
Comment révéler aux hommes leur nature
profonde ?

Tu es à Paris, face à ton écran,
Et tu sais que bientôt tu n'y seras plus.
Tu ne seras plus réveillée la nuit,
Par les cris alcoolisés et malheureux

Des noyés « civilisés ».
Tu t'en souviendras pourtant,
Tu t'en souviendras.
Car demain, tu seras assise,
Sur les bords d'une fenêtre bretonne,
Bleue nuit, ouverte sur le vert vif.
Tu sentiras les odeurs de sel, de marais et de
pins,
Les odeurs rassurantes de la terre qui se
régénère.
Tu auras enfin terminé de réparer,
Tu seras prête à servir,
À transmettre ce qui t'a été offert
La force de la reliance,
Et la sagesse inspirée par le vivant.

« Je n'ai plus rien à apprendre ; j'ai marché plus vite qu'un autre, et j'ai fait le tour de la vie. Les heures fuient et m'entraînent ; je n'ai pas même la certitude de pouvoir achever ces *Mémoires*. Dans combien de lieux ai-je déjà commencé à les écrire, et dans quel lieu les finirai-je ? Combien de temps me promènerai-je au bord des bois ? Mettons à profit le peu d'instant qui me restent ; hâtons-nous de peindre ma jeunesse, tandis que j'y touche encore : le navigateur, abandonnant pour jamais un rivage enchanté, écrit son journal à la vue de la terre qui s'éloigne, et qui va bientôt disparaître. »

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*,
livre II, chapitre 9.

Bio-bibliographie de Jacques-François Piquet

Jacques-François Piquet est né à Nantes le 2 juin 1953.

Il réside plusieurs années à Londres où il travaille comme répétiteur dans deux écoles de langues (Language Studies Ltd & Chantal Munro Associates) et traducteur free-lance pour diverses entreprises britanniques et sociétés multinationales. Rentré en France en 1990, installé en Essonne, il traduit en français une série de monographies de peintres pour les Éditions Hazan, ainsi que divers ouvrages pour d'autres éditeurs. Il abandonne peu à peu la traduction pour se consacrer à l'animation d'ateliers d'écriture.

Il publie un premier roman en 1983, puis régulièrement depuis cette date, soit à ce jour une vingtaine de livres à compte d'éditeur dans des genres différents. Il est adhérent de la Maison des écrivains et de la littérature (Mél), et sociétaire de la Société des Gens de Lettres (SGDL).

En 1994, il commence à animer des ateliers d'écriture en milieu scolaire dans le cadre du programme « L'ami littéraire » mis en œuvre par la Maison des écrivains. Au fil des années, il propose des ateliers pour des publics variés : adultes en bibliothèques, personnes âgées, jeunes en difficultés, personnes internées en psychiatrie – ateliers qu'il conduit souvent dans le cadre de résidences d'écrivain financées par le Centre National du Livre, la Direction des Affaires Culturelles d'Île-de-France ou le Conseil Régional d'Île-de-France.

Parallèlement, il anime des rencontres littéraires, une trentaine d'auteurs invités à ce jour, dont, parmi les plus récents : Marie-Hélène Lafon, Bertrand Runtz et Christiane Veschambre. Les douze dernières rencontres ont été enregistrées sous l'intitulé *Paroles d'auteur.e.s* et peuvent être écoutées sur le site de la médiathèque de Vert-le-Grand (<http://www.mediathèque.vertlegrand.com/numerique/175-paroles-auteur-e-s>).

En 2009, il accepte la charge d'un cours d'écriture créative à Paris 3 Sorbonne Nouvelle (niveau 2^e année de licence), puis l'année suivante, à la demande de cette même université, crée le cours « récit de vie/biographie » pour les étudiants adultes préparant le diplôme d'« Écrivain public / Conseil en écriture ».

Fort de ces expériences, il anime également pendant une dizaine d'années deux formations courtes : *Organiser et animer une rencontre littéraire* (sur trois jours) et *Mise en place et animation d'un atelier d'écriture à visée littéraire* (sur deux jours) à l'intention des personnels de bibliothèques et autres acteurs du livre.

Bibliographie

- Romans et récits

L'Œil-de-bœuf (Éditions de la Différence, 1983)

Rue Stern (Éditions de la Différence, 1993)

Rupture de rêve (Le dé bleu, 1995)

L'Œil-de-bœuf (édition revue et corrigée, Éditions Joca Seria, 2004)

Portraits soignés (Rhubarbe, 2009), en partenariat avec les peintres Sabine Stellittano et Olivier Gontiès

Dans les pas de l'autre (Rhubarbe, 2011)

Suite nantaise (Rhubarbe, 2013)

Vers la mer. Chant d'amour et d'adieu (Rhubarbe, 2015)

L'épreuve du temps (Rhubarbe, 2018)

Une photo existe (Rhubarbe, 2021)

Portraits soignés (nouvelle édition revue et augmentée d'un texte inédit : *En moi-même emmuré.e*, Rhubarbe, 2023)

• Théâtre

En pièces (Le bruit des autres, 2000)

Qui d'autre ? (Le bruit des autres, 2007)

L'heure avant l'heure (Le bruit des autres, 2008)

Cité Funambule (Le bruit des autres, 2010)

• Poésie et proses

Une histoire d'Alibelle, conte illustré par Philippe Merlevède (Le dé bleu, 1996)

Fenêtres, illustré de gravures de Michel Ménard (Métaphore A3, 1998)

Élégie à la mémoire de trois étrangères (Éditions Isabelle Sauvage, 2005)

Noms de Nantes (Éditions Joca Seria, 2002)

Que fait-on du monde ? Élégie pour quarante villes (Rhubarbe, 2006)

Que fait-on du monde ? (édition revue et augmentée, Rhubarbe, 2016)

Écrits en marge (Rhubarbe, 2020)

<https://jfpiquet.com/>

Préface	11
Consignes d'écriture	17
Suite autofictionnelle d'Anne	21
Suite autofictionnelle de Carmen	41
Suite autofictionnelle de Caroline	63
Suite autofictionnelle de Michka	79
Suite autofictionnelle de Nadia	87
Suite autofictionnelle de Nicole	107
Suite autofictionnelle de Stéphanie B.	117
Suite autofictionnelle de Stéphanie V.	133
Bio-bibliographie de Jacques-François Piquet	149

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison
de Chateaubriand

Directrice : Anne Sudre

Directrice déléguée aux publics : Véronique Martin-Baudouin

87, rue de Chateaubriand

92290 Châtenay-Malabry

01 55 52 13 00

<https://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr>

Reproduction interdite © tous droits réservés

Août 2023

Du réel à la fiction... de la fiction au réel ? Chez l'écrivain se conjuguent souvent ces deux notions, plus ou moins intimement imbriquées, transformées ou sublimées. Chez le mémorialiste, elles interrogent : quelle part de vérité pour quelle part de mensonge ?

Chateaubriand fut écrivain et mémorialiste. Créateur de romans et de personnages, mais aussi auteur et personnage principal des *Mémoires d'outre-tombe*, récit au long cours écrit souvent plusieurs décennies après les faits relatés. Chateaubriand mêla constamment sa propre existence à celle de ses personnages. Et dans ses *Mémoires*, il retraça les multiples épisodes de sa vie d'une manière plus ou moins éloignée de la réalité, intrinsèquement mouvante, fragile et volatile. Une réalité soumise à la mémoire et à la réinterprétation, puis au travail d'écriture, modelant et dérivant à son gré.

Dans les pas de Chateaubriand, sont ici rassemblées huit suites autofictionnelles nées d'ateliers d'écriture proposés par l'écrivain Jacques-François Piquet. Huit suites à la lecture desquelles il est moins question de chercher à départir le vrai du faux que de se laisser porter par des histoires, fragments de vie éclatés reliés par les mystères de l'écriture.